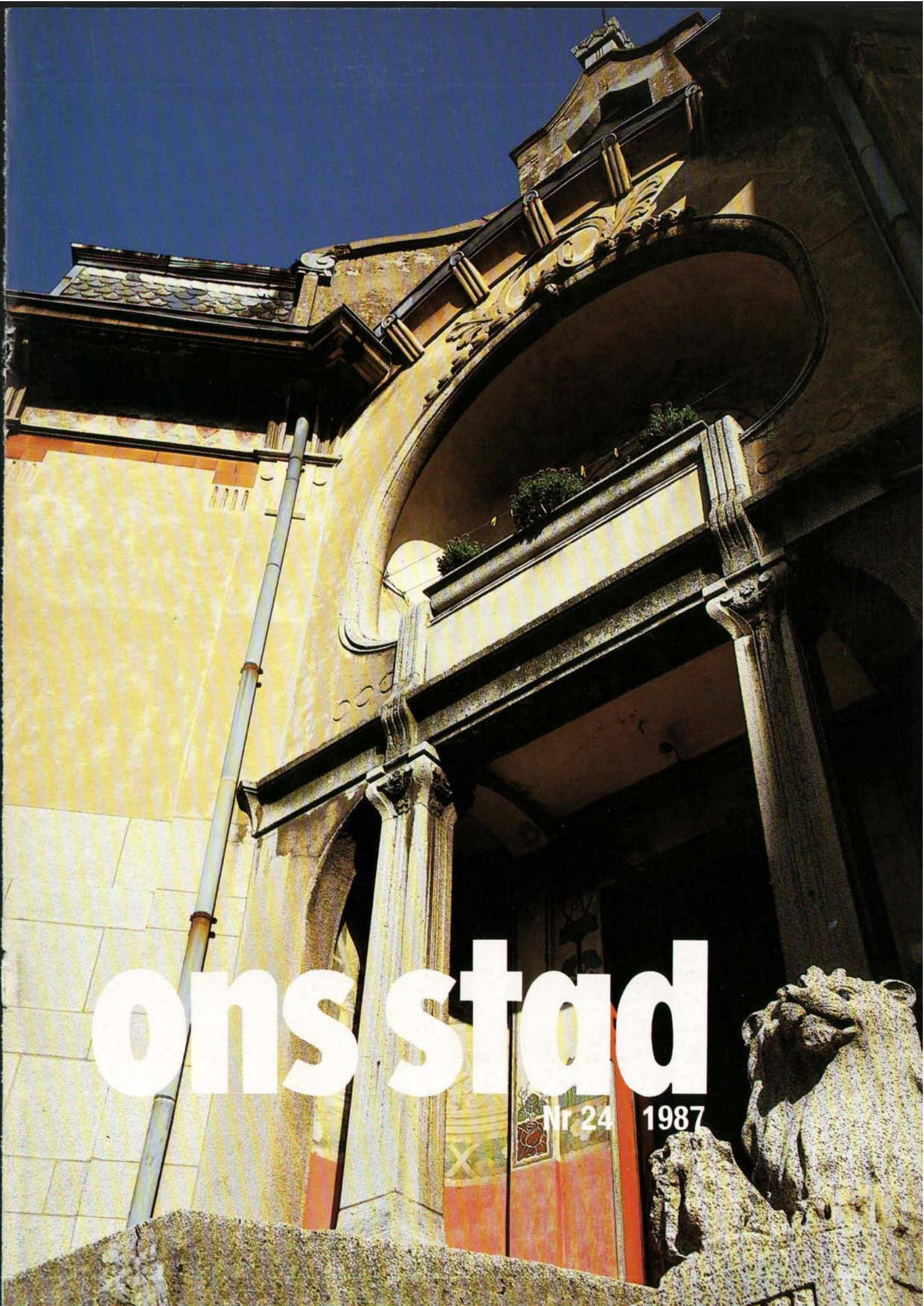


A low-angle photograph of a historic building facade. The image shows a large, arched entranceway supported by stone columns. Above the arch, there is a decorative balcony with a metal railing and potted plants. The building's exterior is made of light-colored stone or plaster. In the foreground, a large, weathered stone sculpture of a lion's head is visible on the right. The sky is a clear, deep blue.

ons stad

Nr 24 1987

L'avenir architectural de notre ville agite actuellement beaucoup les esprits et il faut bien avouer que la matière à polémique ne manque pas. Depuis le boom économique de l'après-guerre et surtout l'explosion du tertiaire au cours des dernières années le rythme de l'évolution est devenu effréné.

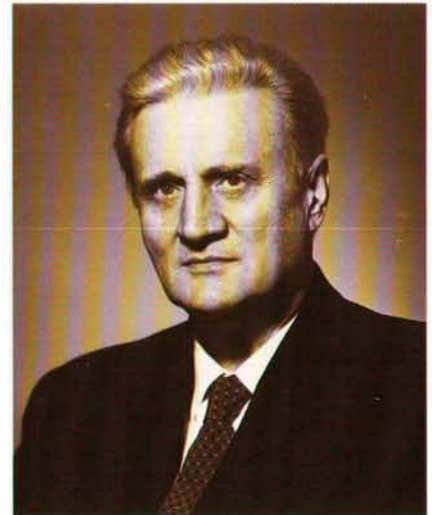
Dans le bon vieux temps, qui n'était d'ailleurs pas si bon que cela, on mûrissait longuement les décisions. C'est ainsi que 25 ans passèrent entre la décision de construire un nouvel Hôtel de Ville (vers 1820) et son achèvement (1845). Il faut dire que les caisses municipales étaient singulièrement dégarnies à l'époque et le projet du sieur Georges Henry, qui venait tout juste (en 1815) d'occuper la fonction nouvellement créée d'architecte de la Ville, dépassait de loin les possibilités financières de la Ville. Au vu de la reproduction du plan (voir page 7), retrouvé dans les archives de la Ville, faut-il le regretter ou au contraire pousser un soupir de soulagement?

Après ce faux départ, il fallut attendre l'an de grâce 1829 pour voir le Conseil de Régence (Conseil Communal) adopter définitivement les plans de l'architecte Liégeois Justin Remont qui allaient connaître au fil des ans pas mal de modifications. C'est ainsi que le cadran, initialement prévu sur la façade, fut abandonné en cours de route, sans qu'on sache trop pourquoi.

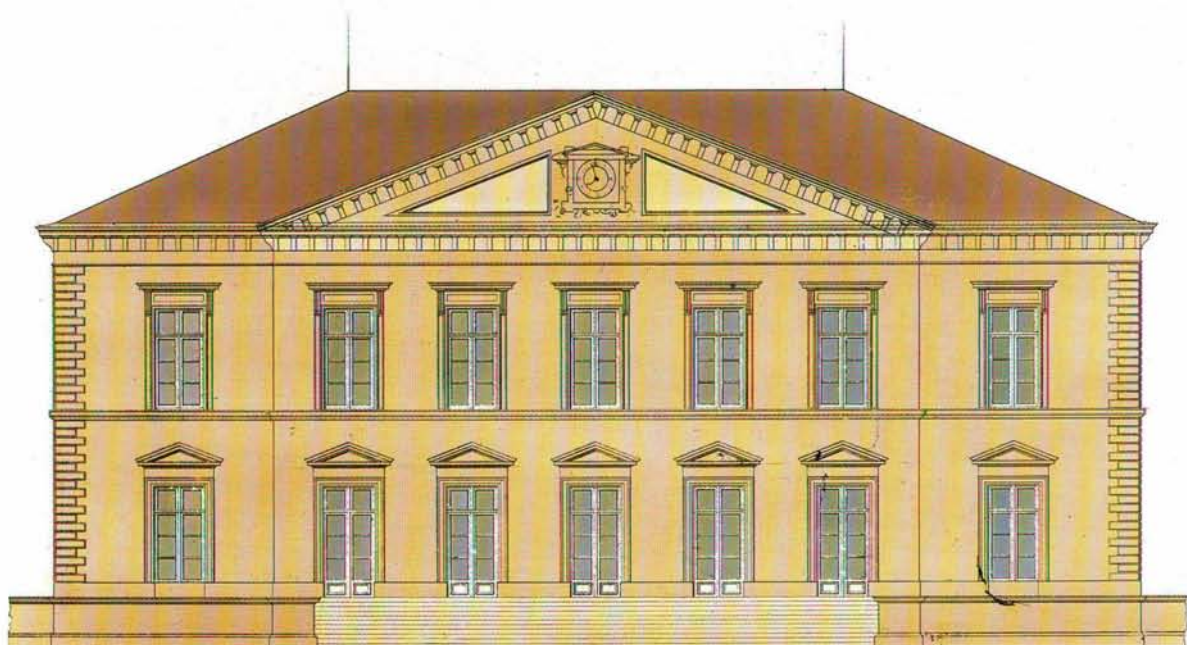
Dans l'article qu'il a écrit pour le présent numéro de ONS STAD, Jemp Kunnert retrace l'historique du service de l'architecte et l'évolution de la fonction d'architecte de la Ville, de l'homme solitaire que fut le sieur Henry jusqu'à l'architecte-directeur actuel, Jean Horger, à la tête d'un des services les plus importants de la Ville dont il décrit d'ailleurs lui-même avec précision les multiples responsabilités.

Le présent numéro est donc destiné, entre autres, à montrer que les préoccupations architecturales de l'administration communale remontent dans le temps et que celle-ci s'est toujours efforcée de faire face à des défis de plus en plus grands.

INTERNA



Monsieur Albert Nicklaus, professeur, est décédé le 12 janvier 1987 à l'âge de 58 ans. Entré le 1^{er} janvier 1964 au Conseil communal, il en resta membre pendant 23 ans. Depuis 1982, il était président de la fraction du Parti Chrétien-social.





2

Habiter la ville

Pour faire face au nombre restreint de logements et aux prix souvent prohibitifs, la Ville de Luxembourg a adopté de nombreuses mesures. Martine Schneider-Vermast passe en revue les projets en chantier.



6

Les architectes de la ville

Dans son article Jemp Kunnert retrace l'évolution du service de l'architecte de 1817 à nos jours.

11

L'architecte-directeur présente son service

Les tâches d'un des plus importants services de l'Administration communale évoquées par Jean Horger.



I-XII

pages intercalées Di giel Säiten

Informations sociales, administratives et d'intérêt général
Tips und Informationen zu Sozial- und Verwaltungsfragen
Informazioni di carattere sociale, amministrativo e d'interesse generale
Informações sociais, administrativas e de interesse em geral

Textes rédigés resp. regroupés par Henri Neyen, Service Information et Accueil

17

Schierbelen

Eng Geschicht op Lëtzebuergeresch erzielt vum Josy Braun.

18

Die Heilig-Geist-Kirche auf Fetschenhof-Cents



Sowohl durch die architektonische Gestaltung als auch durch die qualitätsvolle liturgische Ausstattung kommt der Heilig-Geist-Kirche vom Fetschenhof-Cents eine überzeugende Aussagekraft zu.
Von Michel Schmitt.

20

Kunst am Bau gestern und heute

Anleitung zu einem genaueren Betrachten liebevoller Baude tails, von der Villa Clivio bis zum Monument de la Solidarité.

25

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Eine Serie von Evy Friedrich

26

Satire: Batty fährt mit dem Lift

Rauf und runter, immer munter, mit dem neuen Lift, vom Heilig-Geist Plateau zum Stadtgrund.
Von Jacques Drescher

28

Villa Vauban: Rétrospective des expositions à la Galerie d'art municipale

par Danièle Wagener

30

Trésors du Musée J.-P. Pescatore

par Georgette Bisdorff

31

Bilan et réflexions: A propos de la grande salle du Théâtre municipal

par Ben Fayot



Ons Stad Nr 24

mai 1987

Périodique édité par l'administration communale de la Ville de Luxembourg paraissant 3 fois par an

Tirage: 37.000 exemplaires
Distribution à tous les ménages de la Ville de Luxembourg

Photos: IMEDIA, Marcel Schroeder, Photothèque de la Ville de Luxembourg,
Layout: Dieter Wagner, Pépé Pax
Dessins: Pit Weyer, Maurice Ney, Roberto della Libera
Photocomposition:
Imprimerie Joseph Beffort, Luxembourg
Imprimé sur les presses de l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

Couverture: Villa Clivio



H A B I T E R L A V I L L E



L'évolution d'une ville vivante, surtout quand il s'agit d'une capitale à dimension européenne, n'est pas seulement fonction d'un plan d'aménagement, fût-il parfait, mais résulte de considérations culturelles, historiques, démographiques et économiques.

Si la Ville de Luxembourg connaît, depuis des années, un nombre constant d'habitants, sa structure urbaine n'en a pas moins changé. La présence sur son territoire d'un grand nombre d'institutions européennes, l'installation dans son centre d'une véritable pléiade d'organismes bancaires et de prestation de services, d'ambassades, d'administrations gouvernementales et de rendez-vous commerciaux et culturels, lui confèrent une allure de prestige, de plateforme internationale, de flair cosmopolite.

Cette évolution de la Ville de Luxembourg vers un grand centre administratif, commercial et culturel, tant voulue et promue par les politiciens de l'après-guerre, a impliqué

L'habitat locatif des faubourgs



une sensible revalorisation des terrains de construction, des logements existants et de l'infrastructure immobilière en général. Le désir constant et bien compréhensible des Luxembourgeois d'habiter la Ville a, comme contrepied, le nombre restreint de logements disponibles et le prix souvent prohibitif d'un marché où la demande dépasse l'offre.

La Ville de Luxembourg a ainsi défini une politique active et volontariste de logement destinée à inciter et à favoriser le „retour à la ville” de ceux qui le désirent et d'éviter le départ involontaire de ceux qui veulent rester.

Deux approches seront distinguées et présentées dans ce qui suit:

- la réalisation de logements locatifs à prix modéré
- la construction et la vente de maisons unifamiliales destinées à favoriser l'accès à la propriété sur le territoire de la Ville.

La réhabilitation de logements au Grund

Les faubourgs occupent une place particulière dans le tissu urbain de la Ville de Luxembourg, tant par leur situation idyllique aux abords de l'Alzette et au pied de la ville-haute que par leur patrimoine architectural pittoresque, cadre traditionnel de l'habitat populaire.

Le fait que ces logements ne répondaient plus aux critères de salubrité, d'hygiène et d'habitabilité contemporains a incité les autorités communales à engager d'innombrables efforts pour remédier à cet état de choses et pour revaloriser un patrimoine peu banal et précieux. C'est ainsi, par exemple, que suite à une demande introduite par une soixantaine de ménages, résidents du faubourg, le Conseil Communal déclare le Grund „Zone d'assainissement” le 24 octobre 1983. Sensibilisés d'une part par l'Année européenne du patrimoine architectural, déclarée comme telle par le Conseil de l'Europe en

1975, encouragés de l'autre part par le Comité International pour le sauvetage du Grund, ces habitants firent cette demande conformément à l'article 39 de la loi du 25 février 1979 concernant l'aide au logement.

Dans le cadre d'un programme d'assainissement spécial, destiné à améliorer les conditions de vie et d'habitation de la population du Grund, la Ville de Luxembourg a d'abord agrandi son propre patrimoine immobilier dans ce quartier.

Ainsi, allant bien au-delà d'une simple conservation du patrimoine architectural, elle a pu revaloriser et rénover 23 maisons abritant 42 logements. Elle s'interdisait par ailleurs une modernisation outrancière qui aurait entraîné une augmentation trop considérable de la valeur des habitations et partant de leurs loyers. L'Etat et le Fonds pour le Logement à Cout Modéré, le Vieux Luxembourg a.s.b.l. ainsi que certains particuliers se sont joints aux efforts des autorités communales.

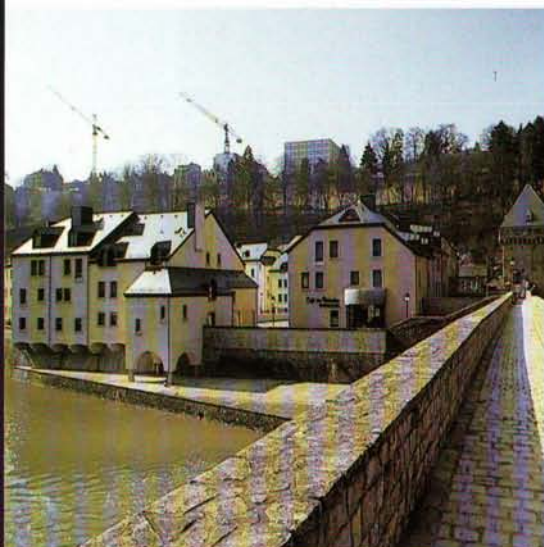
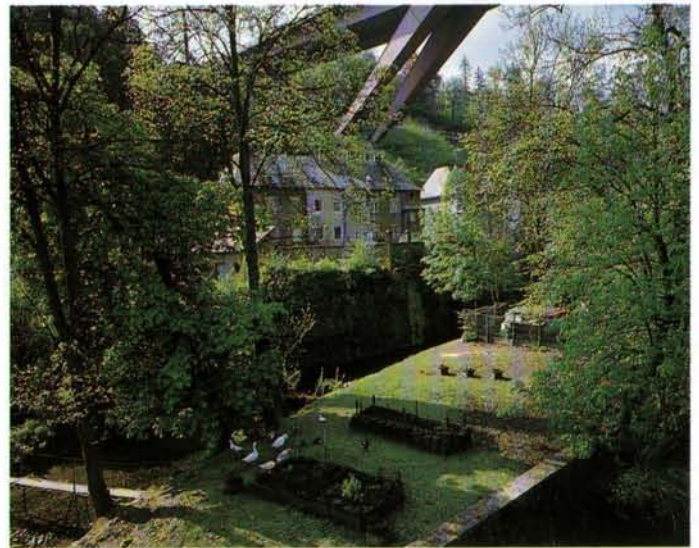
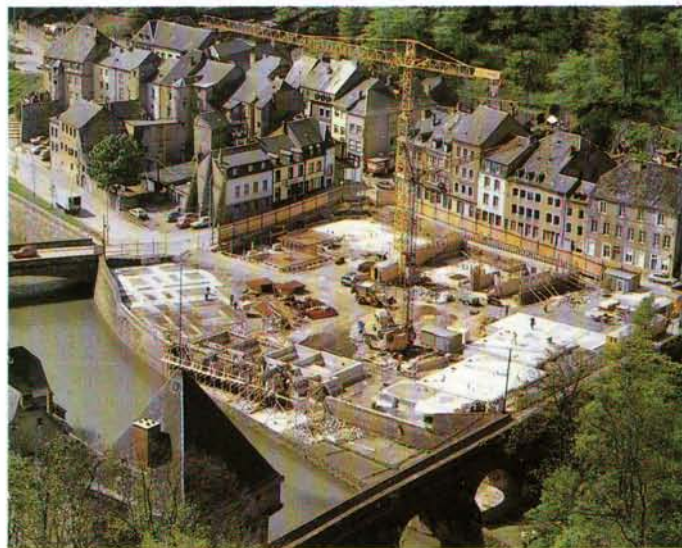
Des initiatives très semblables ont été prises avec succès dans les faubourgs du Pfaffenthal et de Clausen, où la Ville de Luxembourg possède actuellement 77 maisons rénovées avec un total de 89 logements, loués à des personnes à revenu modeste.

Toujours soucieuse de sauvegarder son patrimoine architectural, la Ville octroie aux particuliers une subvention pour travaux de restauration et de rénovation de certains immeubles (règlement du 29 novembre 1985).

La reconstruction du quartier „beim Béinchen” au Pfaffenthal

30 mai 1976: jour dramatique, une terrible explosion ravage le vieux quartier du „Béinchen” faisant 3 victimes et de nombreux blessés. Plusieurs maisons sont détruites, 83 habitants doivent abandonner leurs foyers.

C'est à partir de ce jour que les autorités communales s'engagent



dans un long chemin, étape par étape, pour aboutir à la reconstruction du quartier sinistré. Voici un résumé des phases essentielles:

- établissement et approbation d'un plan d'ensemble d'aménagement du quartier,
- organisation d'un concours d'architectes et désignation des lauréats,
- approbation par le Conseil Communal et le Ministère de l'Intérieur de l'avant-projet, du devis estimatif, du projet d'exécution et du devis détaillé,
- délivrance de l'autorisation de construire, des permissions de voirie, de cours d'eau . . .

Ainsi, le 25 février 1983, à l'occasion de l'ouverture officielle du chantier, la réalisation de 34 logements entra dans sa phase concrète. Trois ans plus tard, le Collège Echevinal et le Syndicat d'Intérêts Locaux Pfaffenthal-Siechenhof invitent à l'inauguration du quartier reconstruit. Ce fut le 20 septembre 1986. 34 ménages ont ainsi trouvé ou retrouvé un foyer dans une architecture soignée et intégrée, enrichissant le patrimoine du faubourg.

La construction de maisons unifamiliales à Bonnevoie-Kaltreis

Toujours dans le but de favoriser l'habitat sur son territoire, la Ville de Luxembourg a chargé 3 bureaux d'architectes de concevoir 45 maisons unifamiliales à prix avantageux dans le nouveau lotissement au lieu-dit Kaltreis à Bonnevoie. 45 ménages désireux de devenir propriétaire en ville peuvent faire leur choix parmi 12 types de maisons distincts à 3 ou 4 chambres à coucher.

Vendues à l'état de gros-oeuvre fermé, comprenant en dehors du gros-oeuvre la charpente, la couverture du toit, les travaux de ferblante-

rie et de menuiserie extérieure, ces maisons laissent à l'acquéreur l'entière liberté quant à l'aménagement intérieur. Un premier lot de 16 maisons sera mis en chantier cette année.

Signalons ici le règlement communal du 19 décembre 1986 qui détermine une allocation unique destinée à favoriser l'accès à une première propriété immobilière en ville, revenant aux ménages disposant d'un revenu annuel inférieur à 2 millions de francs.

Ainsi donc une ville en pleine expansion commerciale et administrative reste préoccupée de l'habitat des citoyens. Grâce à son effort suivi, elle arrivera à freiner l'exode des familles et à éviter le danger d'une

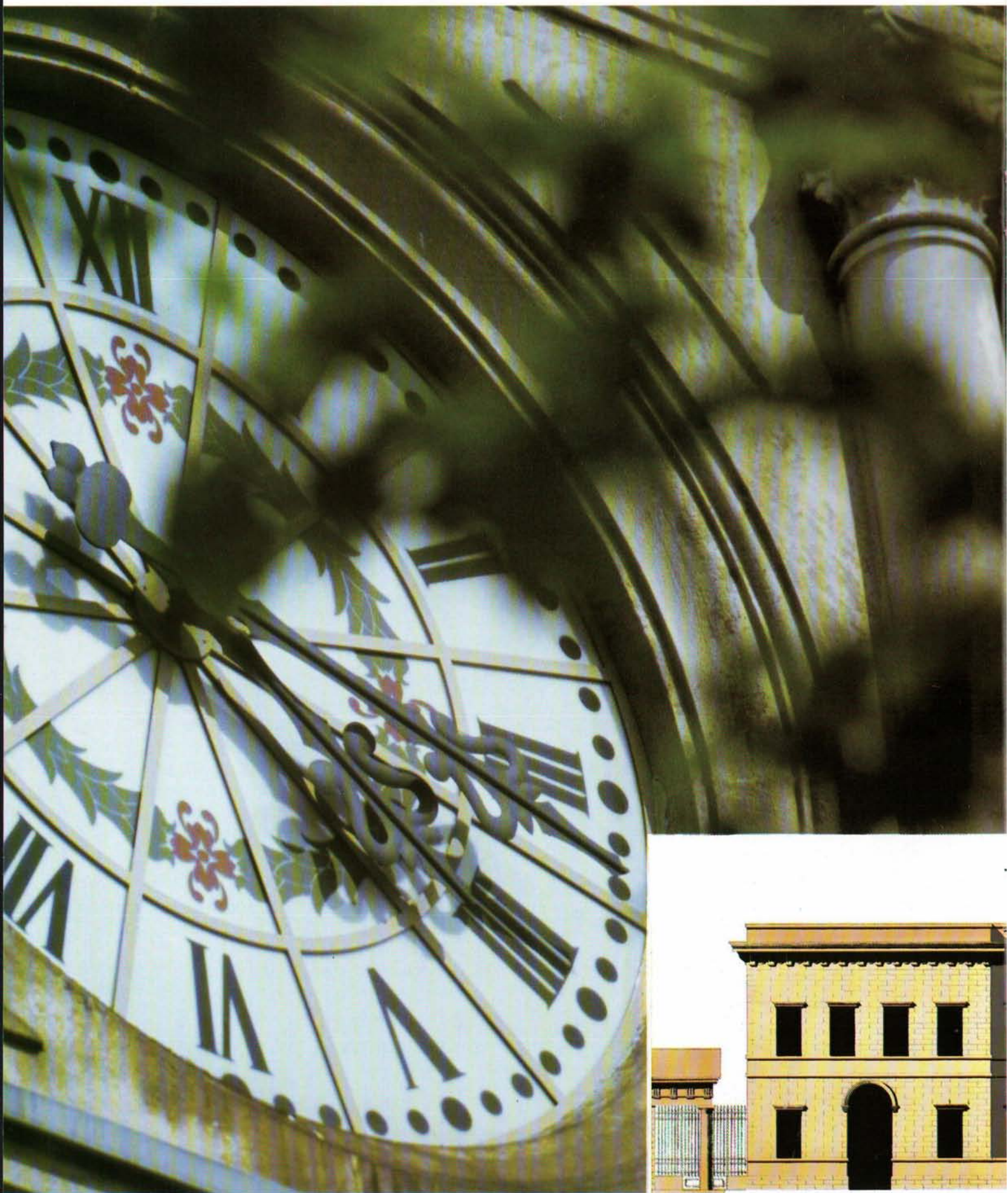
„ville morte” en dehors des heures de travail. Les grandes lignes des modifications du plan „Vago”, proposées par l'architecte français Robert Joly, la confirment dans cette voie...

Martine Schneider-Vermast



LES ARCHITECTES DE LA VILLE

DE 1817 À 1987



Nous allons commencer notre bref aperçu sur le service de l'architecte de la Ville en l'an 1817. C'est en effet le 22 décembre 1817 que Georges HENRY (né à Versailles en 1773) demande au Conseil de Régence (Conseil Communal) d'être admis au poste d'architecte de la Ville. Le 14 février 1818, il obtient sa nomination avec un traitement de 250 florins et une prime de 4% sur les travaux neufs dépassant la somme de 500 florins. Ses obligations sont fixées par règlement du 16 octobre 1818: *„Article 1er: Le traitement de 250 florins accordé à l'architecte de la Ville tient lieu des honoraires qu'il aurait à prétendre pour l'inspection des travaux annuels et ordinaires aux bâtimen(t)s, fontaines, ponts, promenades, rues et pavés de la Ville. Article 2nd: Moyennant cette indemnité, il ne pourra rien prétendre ni pour la surveillance, ni pour la réception des dits ouvrages. Il demeure chargé aussi d'en dresser les devis estimatifs et cahiers de charges, sous la seule réserve qu'il est autorisé d'y comprendre ses déboursés pour papier timbré, frais de copie et journées d'ouvriers, s'il est reconnu qu'il n'a pu faire son travail sans être aidé. Article 3: S'il est accordé un crédit extraordinaire pour faire des travaux soit de réparation, soit de construction nouvelle à une propriété communale et que le crédit dépasse 500 florins, il lui sera alloué 4 pour cent du prix des travaux, non compris ses déboursés pour papier timbré seulement. Article 4: Il est en outre tenu de donner à l'autorité locale tous les renseignements dont*

elle pourrait avoir besoin sous le rapport de son art, sans prétendre de ce chef aucune indemnité. Article 5: S'il y a lieu de prendre son avis pour une commission demandée par un particulier ou pour une affaire de voirie urbaine, ses visites seront taxées aubas de son rapport et il se fera payer par les parties. (Article 6. . .)“.

L'architecte fut contraint de travailler dans ses propres bureaux, vu que la Ville n'était pas à même de mettre des locaux appropriés à sa disposition. Il faut cependant admettre que l'administration communale éprouvait elle-même à ce moment-là les pires difficultés à trouver une demeure officielle. Les archives de la Ville nous renseignent que Georges HENRY présenta en 1818 un devis pour la réparation des deux ponts du Grund, qu'il travailla à la restauration de l'Eglise de la Congrégation et à la réparation des casernes Vauban, Porte-Neuve et Rahm. Il présenta également deux avant-projets pour la construction d'un nouvel Hôtel de Ville qui ne furent cependant pas retenus par les édiles. Georges HENRY mourut à Luxembourg, le 25 mai 1824. Jusqu'en 1829 son poste sera occupé par S. MEYER, architecte provisoire, qui sera remercié de ses services, le 26 décembre 1829, pour être remplacé par Dagobert CHAUCHET; les demandes de deux autres candidats, RITTER de Grevenmacher et KEIL n'étant pas retenues.

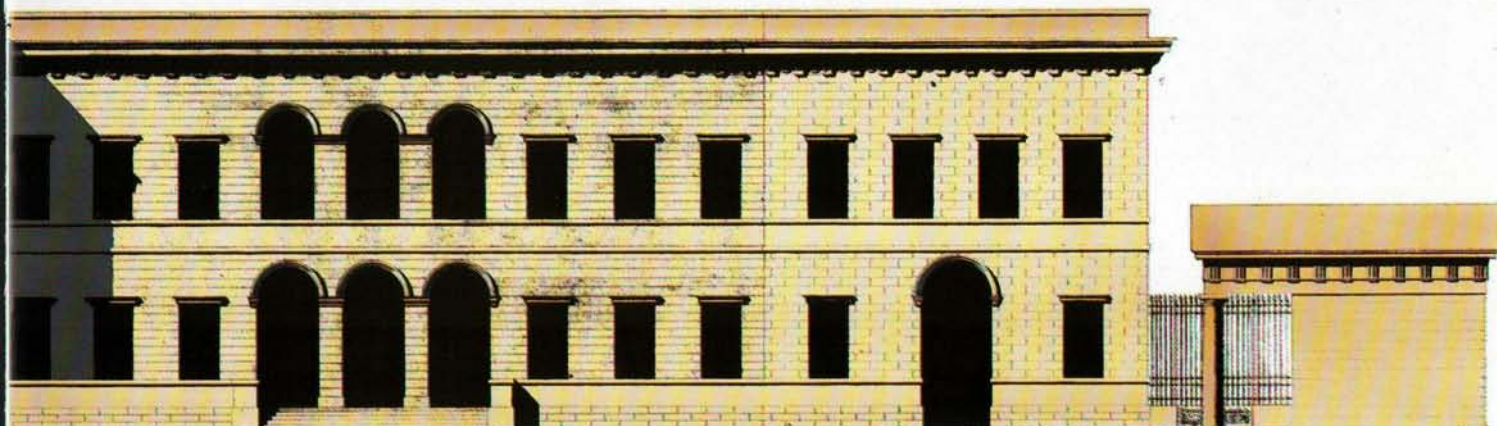
Dagobert CHAUCHET, originaire de Bouillon, se fixa à Luxembourg après un passage à Coblenze. Sa période est marquée surtout par son travail d'architecte responsable à la construction du nouvel Hôtel de Ville sur les plans de l'architecte liégeois Justin REMONT. L'agenda des travaux nous renseigne sur les déboires et les difficultés du malheureux architecte de la Ville dans son rôle d'intermédiaire entre une administration communale exigeante, mais tou-

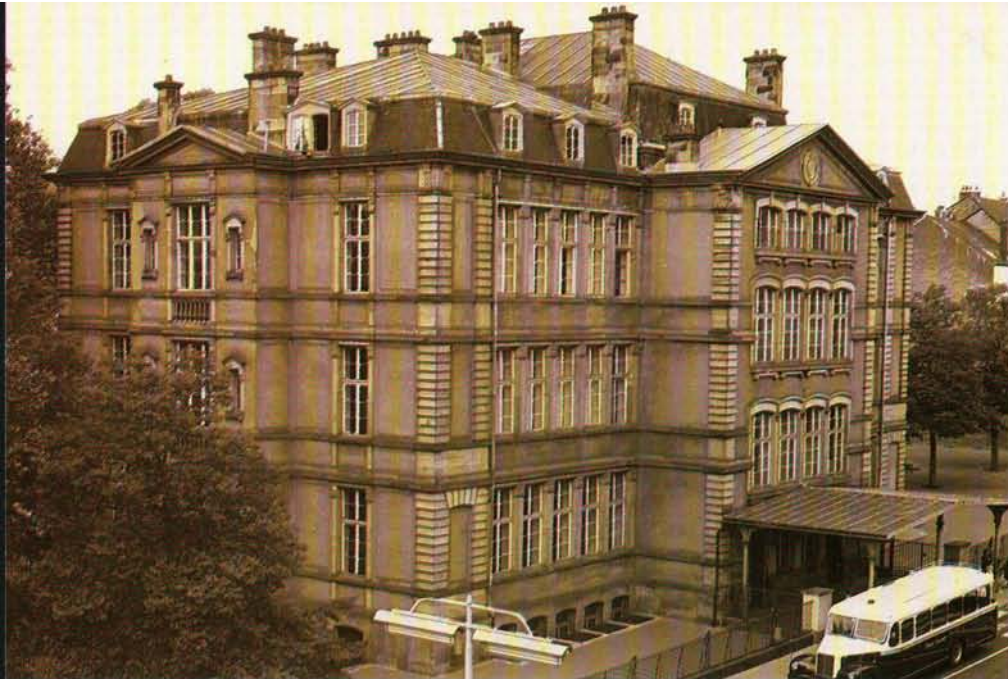
jours à court d'argent et un entrepreneur des constructions (Nicolas COMBE) qui ne sembla pas prendre tellement au sérieux son entreprise. CHAUCHET fut ainsi obligé de blâmer à plusieurs reprises cet entrepreneur très peu consciencieux: *„. . . la négligence du Sieur Combé est impardonnable. . .“* (lettre du 17 avril 1830 à la Commission municipale pour la construction du Nouvel Hôtel de Ville) ou *„. . . Le Sieur Combé semble, depuis quelque tem(p)s, être entièrement étranger à l'entreprise de la construction de l'hôtel de ville. . .“* (19 juillet 1830). A ces difficultés s'ajoutent celles qu'il éprouve avec son fils Eugène, qui quitte son poste de surveillant des travaux à l'Hôtel de Ville, pour s'enrôler dans l'armée belge au moment de la Révolution de 1830. Dagobert CHAUCHET meurt subitement à Bouillon le 22 octobre 1834. Son successeur sera Jean-François EYDT (* 1808 à Pulvermühle, † 5 juin 1884 à Luxembourg). Après des études d'architecture aux académies de Dresde et de Paris, il obtient sa nomination au poste d'architecte de la Ville, le 10 novembre 1834, avec un traitement de départ de 500 Francs qui passera progressivement à 1.300 Francs en 1861.

Le premier travail de Jean-François EYDT consista à faire terminer les travaux de construction de l'Hôtel de Ville, où la première séance du Conseil Communal eut lieu le 22 octobre 1838, les travaux n'étant définitivement terminés qu'en 1845. En 1843/44 il livra les plans pour la nouvelle église du faubourg du Pfaffental, mais son plus grand projet fut sans aucun doute la construction de la première conduite d'eau souterraine de la ville entre le puits de la Porte Neuve et les sources près de la Porte d'Eich (1866). En 1869 Jean-François EYDT démissionna de son poste d'architecte de la Ville pour se reconvertir dans le privé. De sa correspondance avec l'admi-

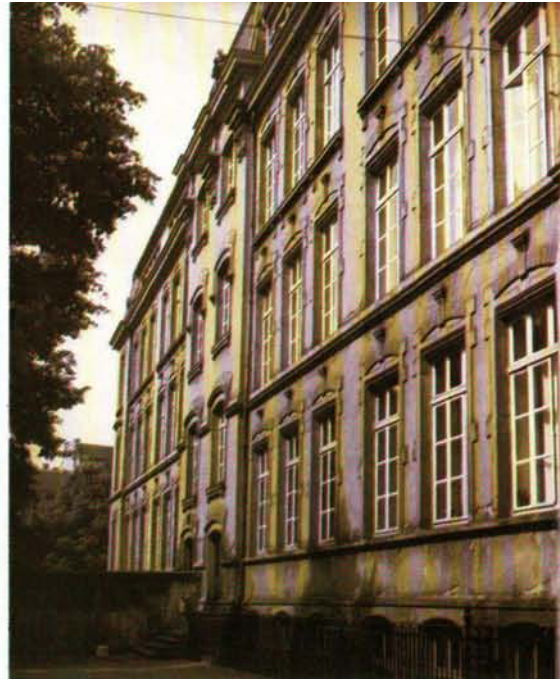
♦ Cercle municipal
Pierre et Paul Funck 1904-1909

Projet (non exécuté) d'un nouvel Hôtel de Ville
établi en 1820 par Georges Henry





Aldringen



Limpertsberg

nistration communale, il ressort qu'il fut profondément dépité par l'attitude négative de cette dernière de lui accorder les locaux et le personnel nécessaires pour remplir une tâche de plus en plus grande, surtout depuis l'ouverture de la ville en 1867. Ses travaux ultérieurs dans le domaine privé démontrent en tout cas que son enthousiasme ne s'était nullement affaibli, bien au contraire. (Convict épiscopal 1870-74, ancien établissement des Bains de la Ville 1873-75, en collaboration avec son beau-fils Pierre Funck).

Sa succession au poste d'architecte de la Ville fut réglée par voie de concours. Un jury placé sous la présidence de P. Funck demanda aux trois candidats Alphonse-Pierre Kemp, Lallemand et Antoine Luja de présenter un projet (plan, façade et coupe au 1:100) d'un nouveau bâtiment de garde à construire sur la Place d'Armes. Lallemand qui avait assuré l'intérim après la démission d'Eydt fut remercié de ses services

avec une gratification de 350 Francs, tandis que la Municipalité décida de s'assurer les services d'Antoine LUJA à partir du 11 décembre 1869. LUJA occupera ce poste pendant 40 ans jusqu'en 1909.

Dès le début de sa carrière, Antoine LUJA est confronté aux grands changements qui s'opèrent dans une ville sortant de son carcan séculaire pour devenir une ville moderne. L'augmentation de la population nécessitant une infrastructure de plus en plus vaste, nous voyons LUJA oeuvrer dans des domaines aussi variés que la construction et l'agrandissement de bâtiments scolaires (Pfaffenthal, agrandissement en 1872; Clausen, construction en 1877; Aldringen, construction en collaboration avec Narjoux (Paris) en 1879; Wallis, construction en 1895 et agrandissement en 1899; Limpertsberg, construction en 1904 en collaboration avec A. Kemp), l'aménagement de l'ancien Couvent des Capucins en Théâtre Municipal (1869 en collaboration avec Oscar Bélanger), la construc-

tion et l'aménagement des conduites d'eau (station d'eau du Pfaffenthal en 1876, tour d'eau du Limpertsberg en 1885, nouvelle conduite depuis Kopstal en 1900...). Malgré cette augmentation de ses tâches, son service (si l'on est en droit de parler de service?) reste une entreprise individuelle, basée sur la seule personne de l'architecte. Ainsi, dans une lettre du 12 mars 1883, LUJA se plaint pour la nième fois de l'insuffisance financière, matérielle et „physique” du service de l'architecte: „La circonstance que je mets à la disposition de la ville deux locaux du rez-de-chaussée de ma maison a provoqué la triste situation de ne pas trouver de locataire pour les deux pièces restantes de ce quartier et de subir ainsi une perte de 500 francs par an”. Par règlements des 27 mai et 20 juin 1885, la Municipalité „réorganise” le service de l'architecte et permet à celui-ci pour la première fois de son histoire, de s'installer „dans la salle de l'étage de l'hôtel de ville situé au coin sud-ouest”.

Grund



Belair



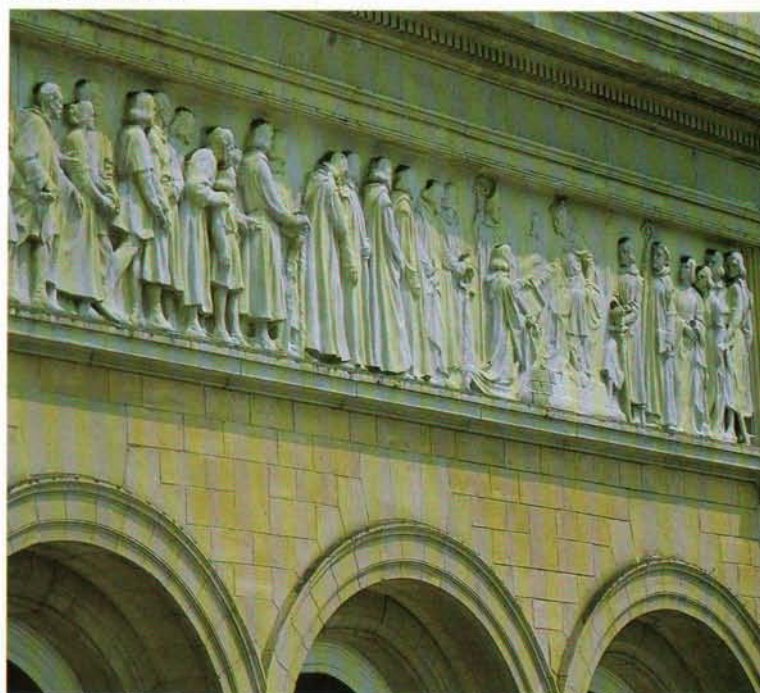


Château d'eau, Limpertsberg

Grand passage



Cercle municipal



Dépôt de tramways, Limpertsberg



En même temps un crédit de 800 francs est libéré pour l'achat de mobilier approprié. La question des traitements de l'architecte est également reconsidérée. Il obtiendra à partir de 1885 un traitement fixe, pouvant varier de 4.500 à 5.500 francs (selon les états de service) remplaçant l'ancienne réglementation dont on peut voir l'absurdité, si l'on considère que les honoraires de l'architecte dépassent très souvent son traitement du double ou même du triple.

Ainsi, en 1875, il touche 5.216,18 francs d'honoraires pour un traitement de 1.600 francs et en 1883, 4.860,23 francs d'honoraires et un traitement de 1.700 francs.

Le problème du personnel reste cependant sans solution, si ce n'est que le Conseil Municipal permet le 12 août 1887 à Luja d'engager à ses propres frais le sieur Jean Felten de Steinsel comme assistant volontaire.

Ces quelques exemples semblent confirmer les propos de Jérôme Anders dans sa caractérisation des services de la Ville de Luxembourg du début du siècle: „... L'activité économique de la commune se trouvait encore dans un état tout à fait rudimentaire. L'administration ne possédait pas de services industriels proprement dits." Ainsi l'architecte avait une pléthore d'attributions et de compétences:

- organisation de fêtes publiques
- service de l'incendie
- latrines et vespasiennes de la ville
- corbillards
- cave à glace
- édifices communaux (construction, entretien extérieur et intérieur, mobilier, éclairage)
- organisation pratique des élections
- horloges
- service des cimetières
- conduite d'eau
- voirie
- éclairage public
- promenades
- cours d'eau et fontaines
- canalisation
- Schobermesse, foires et marchés
- monuments

Nous lisons à ce propos au rapport administratif pour l'exercice 1892: „Das Büropersonal des Bauamtes beschränkt sich auf die Person des Stadtarchitekten. Die bedeutende Ausdehnung resp. Vermehrung der diesem Beamten zugetheilten Dienstzweige bedingt eine allseitige, örtliche Aufmerksamkeit und eine Unmasse von schriftlichen Arbeiten, beste-



Antoine Luja

hend hauptsächlich aus Berichterstattungen, Anfertigung von Projecten, Abschriften derselben und dergleichen wovon der Uneingeweihte sich kaum eine Vorstellung zu machen imstande ist."

Antoine LUJA, faisant valoir ses droits à la retraite, est remplacé le 1^{er} août 1909 par Nicolas PETIT, qui occupera ce poste jusqu'à son évincement (pour cause de „Nichtverwendbarkeit") par les Allemands en 1941. Petit nous a laissé un rapport d'activité détaillé avec son „Hochbauamt der Stadt Luxemburg von 1909-1941."

C'est à cette époque que, du point de vue administratif, le service de l'architecte est allégé par la création du service de l'ingénieur (séparation du „Hoch-" et du „Tiefbauamt"). La Ville commence aussi à prendre sous sa régie les services industriels (distribution des eaux, de l'électricité, du gaz, service des tramways...).

L'évolution démographique et administrative de la Ville ne manque pas d'influencer les travaux de Nicolas PETIT. L'urbanisation des quartiers du Limpertsberg et du Plateau Bourbon, l'incorporation des communes de Hollerich, d'Eich, de Rollingergrund et de Hamm dans la commune de Luxembourg allaient considérablement augmenter les tâches de l'architecte de la Ville.

Ainsi on lui doit la construction des églises paroissiales du Limpertsberg (1910-1913) et du Sacré-Coeur (1930-1932), la construction de bâtiments scolaires, notamment le Lycée de Jeunes Filles Robert Schuman (1922-1926), les écoles primaires de Belair (1933-1935) et de Hollerich - rue Antoine Meyer - (1937-1939), l'aménagement du cimetière Notre-Dame (1914-1916), du dépôt des tramways municipaux au Limpertsberg (1932-1933), les châteaux d'eau à Cessange et sur la route d'Arlon (1935)

et les halls d'expositions au Limpertsberg (1934-1935).

L'arrivée des Allemands en 1940 change radicalement les données du problème. Avec leur sens inné de l'organisation, ils introduisent le 1^{er} décembre 1940 la „deutsche Gemeindeordnung", suivie par le „Verwaltungsgliederungsplan", le „Geschäftsverteilungsplan" et la „Geschäftsordnung der Stadt".

On fait venir un certain Dr.-Ing. Hubert RITTER de Leipzig pour diriger le „Dienstkreis C" qui regroupe de nouveau le „Hoch-" et le „Tiefbauamt". Ritter présente le 6 novembre 1943 son „Generalbebauungsplan von Luxemburg" au Gauleiter Simon qu'il n'aura heureusement pas le temps de réaliser.

A la Libération, Nicolas PETIT sera réintégré, mais prendra définitivement sa retraite le 25 avril 1945.

Eugène SCHMIT prend sa succession et pendant cette période de l'après-guerre la politique de construction de la Ville va quelque peu évoluer. On fera de plus en plus appel à des architectes privés qui travailleront en étroite collaboration avec le service de l'architecte. Durant cette époque seront réalisées des écoles à Bonnevoie, rue Gellé, et à Cessange, des églises à Bonnevoie, Belair et Mühlenbach, une piscine à Bonnevoie et la halle des sports du Stade Municipal.

Le moment fort de l'ère Schmit fut bien évidemment la construction du Théâtre Municipal au Rond-Point Schuman en 1963/64.

Eugène SCHMIT prit sa retraite le 15 décembre 1969 avec le titre d'architecte-directeur. Joseph KONS lui succéda et dirigea le service jusqu'à sa disparition prématurée en 1979, avec, à son actif, l'église du Cents et le Centre Emile Hamilius où le service de l'architecte allait également s'installer, après avoir longtemps occupé une partie du Cercle Municipal.

Depuis 1979, c'est Jean HORGER qui occupe le poste d'architecte-directeur de la Ville. On lui doit, entre autres, la restauration réussie du Théâtre des Capucins.

Jemp Kunnert

Sources:

Archives de la Ville de Luxembourg
N. Petit: „Das Hochbauamt der Stadt Luxemburg"
J. Anders: „Les activités économiques de la Ville de Luxembourg"
Service de l'Architecte. Informations de M. Jean Horger

L'ARCHITECTE-DIRECTEUR PRESENTE SON SERVICE



Bains municipaux

Le service de l'architecte réalise, seul ou en collaboration avec des architectes du secteur privé, les travaux d'architecture de la commune.

Il est chargé des constructions nouvelles et assure l'entretien ou la remise à neuf des immeubles faisant partie des domaines public et privé de la Ville. Il procède aussi, le cas échéant, à leur restauration.

Pour ces réalisations, il s'occupe de l'établissement des projets et en assure l'exécution.

L'élaboration des projets avec devis estimatifs se fait sur la base d'un programme détaillé établi par le Collège des bourgmestre et échevins. Ils sont soumis à l'approbation du conseil communal et de l'autorité supérieure.



L'architecte est le conseiller du maître d'ouvrage pour tout ce qui concerne la conception et la réalisation des projets. Son travail consiste en une planification créative, technique et économique ainsi que dans la coordination et la supervision de la réalisation.

Depuis la création de sa fonction en 1818, l'Architecte de la Ville, seul ou assisté de quelques collaborateurs techniques, menait à bien la construction et l'entretien des édifices, surtout églises et écoles, et ceci, même après l'expansion de la Ville suite au démantèlement de la forteresse en 1867, à l'incorporation des communes limitrophes à partir de 1920, et à l'accroissement de la population après la 2^e guerre mondiale. Les tâches d'urbanisme étaient alors limitées à l'instruction des demandes en autorisation de construire et à la préparation de ces autorisations.

Il en allait ainsi jusqu'en 1962, où un second architecte était appelé à s'occuper plus spécialement des questions d'urbanisme, posées par l'élaboration du plan Vago, entré en vigueur en 1967.

En 1971, un troisième architecte vint compléter le service pour prendre en main les nouveaux projets concernant l'infrastructure scolaire, sportive et socio-culturelle des nouveaux quartiers d'habitation, comme ceux de Beggen,



Conservatoire de musique

Cents, Cessange, Dommeldange et Gasperich, le relogement des services industriels dans des bâtiments adéquats et la construction d'une série d'édifices publics, depuis longtemps souhaités, tel l'hôpital municipal, le centre administratif Emile Hamilius, le nouveau conservatoire de musique et le centre de loisir de la Ville-haute, le théâtre des Capucins.

Suite à la reprise par le service de l'architecte de l'entretien des immeubles donnés en location, incombant auparavant au service des biens, un quatrième architecte fut engagé en 1980 pour s'occuper de la rénovation et du réaménagement de l'habitat.

Compte tenu de l'accroissement et de la diversité des travaux de construction et d'entretien, l'urbanisme a été placé sous une direction autonome en 1981 et cessa de faire partie du service de l'architecte.

Dès lors, après l'engagement de deux architectes supplémentaires, le service procéda à une réorganisation de son administration.

Aujourd'hui, celle-ci compte, regroupés et organisés autour de l'architecte-directeur, quatre architectes, quinze ingénieurs-techniciens, quatre dessinateurs et cinq fonctionnaires administratifs.

Les activités d'architecture sont divisées en quatre départements, placés chacun sous la conduite d'un architecte.

Il s'agit des départements:

- des bâtiments administratifs et industriels
- des bâtiments scolaires
- des bâtiments sportifs et culturels
- des bâtiments de culte et des logements.

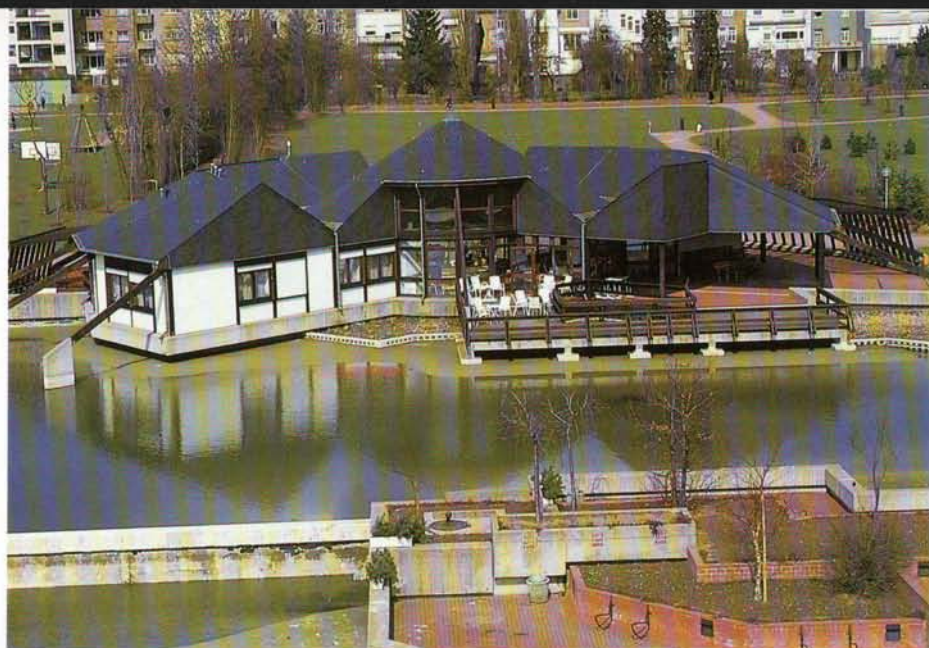
Un bureau d'études techniques s'occupe des installations de chauffage et d'électricité.

De plus, un service d'interventions disposant d'une colonne de transport et d'ateliers de menuiserie, serrurerie, peinture, tapisserie, ainsi que d'une solide équipe d'électriciens, assure une maintenance efficace.

Pour rendre compte du volume de l'activité du service de l'architecte dans le domaine de la construction, ne citons



Parc de Merl



Bains municipaux



que les grands projets en cours d'exécution, tels

- la transformation des bains municipaux en centre de loisir et de relaxation aquatique avec bains-douches et sauna,
 - la reconversion de l'ancienne halle d'exposition de Limpertsberg en centre polyvalent,
 - la construction d'une halle polyvalente à Hamm,
 - le réaménagement de la salle des fêtes et la création d'un centre sociétair dans les anciennes maisons Feller à Weimerskirch,
 - la construction d'une crèche pour 40 enfants, rue de Chicago à Bonnevoie,
 - l'extension des ateliers de réparation pour autobus, rue de Bouillon,
 - l'installation de la division extérieure de la circulation dans les anciens ateliers Dupret à Bonnevoie,
- et les projets importants en préparation:

Théâtre
des Capucins





Ecole préscolaire, Gasperich ♦

- le centre de logement et d'accueil pour personnes âgées „Konviktsgaard”,
- un centre scolaire, culturel et sportif pour le quartier de la Gare, rue de Strasbourg,
- une école primaire au domaine du Kiem,
- des écoles préscolaires au Kaltreis et au boulevard de la Fraternité,
- l'extension de l'école primaire rue Demy Schlechter à Bonnevoie,
- une halle de cérémonies au cimetière

de Bonnevoie,

- 45 maisons unifamiliales au Kaltreis.

Le budget de 1987 prévoit pour ces réalisations un programme d'investissement de plus d'un demi milliard de francs.

D'autre part, on peut se faire une idée des travaux que demande l'entretien courant des bâtiments publics quand on sait que la Ville est propriétaire, à ce jour, de 73 bâtiments d'école, de 22 églises, de 20 presbytères, de 24 cen-



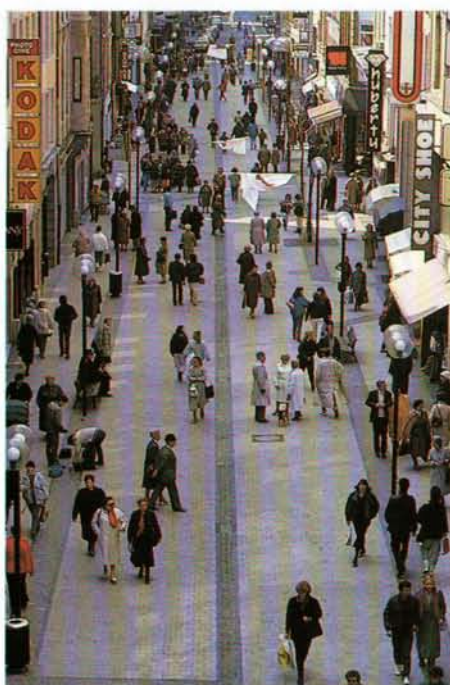
Ecole primaire, Dommeldange



tres de réunion pour sociétés, de 10 centres sportifs, de 10 bâtiments administratifs, de 6 piscines, de 4 crèches, etc. . . . Relevons dans ce domaine les remises à neuf systématiques des églises de la Ville dont la dernière en date est celle de Saint-Michel qui célèbre cette année son millénaire, et la restauration de l'Hôtel de Ville.

De même, l'entretien des quelques 353 logements du domaine privé, donnés en location et des 60 logements de service, exige de multiples travaux qui,





Zone piétonne

en 1987, donneront lieu à une dépense de 150 millions.

Pour revenir à la diversité des activités du service de l'architecte, signalons encore qu'il gère les centres sociétaires et salles des fêtes de la Ville, à commencer par le Cercle municipal, et s'occupe des décorations pour les réceptions officielles et festivités.

Rappelons enfin que le service des parcs et promenades publics est placé sous la direction de l'administration de l'architecte. De ce fait, l'architecte collabore directement avec le paysagiste dans la création de nouveaux aménagements d'espaces verts, tel le parc de Merl et l'extension des promenades de la vallée de la Pétrusse, et de différentes places de jeux et de repos.

Bientôt, ils procéderont ensemble à une vaste opération de rajeunissement du parc municipal.

Créé en 1871 sur l'emplacement des



Entrée halle polyvalente Lempertsberg

remparts et des glacis du front de plaine de l'ancienne forteresse, le parc présente aujourd'hui de sérieuses marques de maladie et de vieillesse. Aussi est-il envisagé de faire appel à un éminent spécialiste étranger pour établir un plan de renouvellement à exécuter dans les années à venir.

SCHIERBELEN

„Den Dénge as nët méi dran“, sot d’Fra, wéi se duurch de Vakanzkatalog gebliedert huet.

Hien huet näischt gesot. E wousst, datt si vum „Stella maris“ zu Palma géif schwetzen. Duer wire e souwisou nët méi matgaang, d’hallef Zäit war de Kascht eng Zoumudong. An iwwerhaapt!

„Ech hun deenen hir Disco bis nuets zwou Auer nach ëmmer an den Ouren“, sot si.

„Da weess de jo, firwat en nët méi am Katalog steet“, sot hien. An hanndrop sot en nach: „An iwwerhaapt!“

„Wat mengs de domat?“

„Fir Rou a Sonn a gudde Kascht ze hun, kënne mer och heiheem bliwen. D’lescht Joër haten se hei e wonnerbaart Wieder, a mir hun eis zu Palma gréng a giel geiergert.“

D’Fra huet de Katalog zougeschlon.

„Fänks de rëm un? Ech hun der scho gesot, wa mer heiheembleiwen, hues du Vakanz an ech spillen Hausfra. Da bleif du hei a kach der selwer. Ech hätt gär méng Vakanz.“

Hie wollt soën, se missten am Eescht drun denken, fir sech en Haus unzeschaffen, mä e sot: „Firwat hues de dann an de Solden di zwéi Liegestill kaaft? Dach sécher nët, fir mat op Palma ze huelen?“

An si wollt son, d’Vakanz géing jo méi wéi 14 Deeg daueren, a méi wéi 14 Deeg Palma géing hie jo souwisou nët bezuelen, trotz sénger décker Pai. Mä se wousst, wat da kéim. „Géis schaffen“, géif e son, „dann hu mer der zwou! An iwwerhaapt“, géif en da son, „t’gët Zäit, datt mer eis en Haus uschaffen.“

Dofir sot s’amplaz: „Du hues iwwerhaapt keng Loscht méi, mat mir an d’Vakanz ze fueren.“

Datt hätt se léiwer nët solle son.

„Mengs de t’wir flott“, as et du lassgaang, „sech de ganzen Dag nieft dech an d’Hëtzt ze leën. Mueres op de Réck a Mëttes op de Bauch? A jhust opzeston, fir iessen ze gon? Du waars nach ze liddreg, fir een eenze-gen Ausflug matzemaachen. Duer



hues de mech eleng geschéckt. T’het ee bal gemengt, du wolls ménger fir de ganzen Dag lass sin!“

„Wéi méngs de dat?“

„Ech mengen, wat ech mengen. Wann dee Preis dech mat an d’Disco geschleeft huet, war kee Kaméidi der ze haart!“

D’Fra huet eng Kéier béis gelaacht. „So, bas du éire jalous?“, frot si, a well en nët direkt geäntwert huet, sot se nach, hien hätt se jo nët méi all.

Du huet hie gemengt, en hätt der awer ëmmer nach genuch, fir ze mierken, datt si dëst Joër onbedéngt wëllt op Palma fueren. Hie léiss sech jo gären Haren opsetzen, e géif s’awer nët och nach dohinnerhalen, fir Biki-nien an preisesch Schwammboxen drun ze hänken. An iwwerhaapt hätten se d’lescht Jor uitgemaach, dëst Joër néirens ze fueren; wéinst dem Haus.

D’Fra as opgestanen a gong bei de Biffchen. An iwwerdeems se an engem Tirang gewullt huet, sin d’Tréinen hir komm.

„Eent as sécher, op Palma fueren ech ni méi mat dir!“

„Am léifsten eleng, gelldu!“ O hir war béis. Mä wat mécht se dann elo? Si huet aus dem Tirang eng Enveloppe geholl an se virun séngem Gesi-

icht a Stécker gerappt, iwwerdeems hir d’Tréinen d’Baken erofgebockelt sin.

„Wat méchs de do?“

Si huet sturaksech weider d’Schnëppelen op den Teppich fale gelooss.

„Datt s d’et weess: Dat waren zwéi Bongen déi mer am Luxairs-Präisausschreibe gewonnen hun. Du has d’Froën selwer am Fliger ausgefëllt. 14 Deeg Palma! Sou, do leien se!“

An domat louch si op der Couche an huet laudenhaart gekrasch. Hie konnt jhust nach verstoen, sie hätt him domat wëllen eng Surprise man.

De Mann sot eng Zäit kee Wuert an huet op séng Fangerneel gekuckt. An du huet e lues gefrot, ob dann do näischt méi ze maache wir, an ob d’Luxair de Wert vun deene Bongen nët géif a bore Mënz rausrécken. „Wéinst dem Haus“, huet en nach gesot.

Du as si op d’Kummer gelaf. Hien huet hiirt Gewéimers bis erof héiren. Bestëmmt hun d’Noperen et och matkritt.

Josy Braun



Das jüngste und modernste kirchliche Bauwerk auf dem Gebiet der Stadt ist die Heilig-Geist-Kirche im Viertel Fetschenhof-Cents. Am Pfingstfest 1966, dem 29. Mai, fand im Schulpavillon von Fetschenhof, innerhalb der Pfarrei Stadtgrund, die erste Meßfeier statt. Nachdem während vielen Jahren der Sonntagsgottesdienst in einer provisorischen Notkapelle in der Cité Frommes für das damals rasch wachsende neue Wohnviertel gefeiert worden war, konnte Stadtbürgermeister Colette Flesch am 15. Mai 1976 den Grundstein des nach Plänen der Architekten Michel Mousel und Edouard Stein zu errichtenden Gotteshauses zur großen Genugtung der Bevölkerung legen. Bereits am 29. Mai 1973 hatte der hauptstädtische Gemeinderat den Bau der Kirche beschlossen. Dank einer großzügigen Terrainschenkung von seiten von Anne Meyer-Greivelding und einer glücklichen Zusammenarbeit zwischen Stadtverwaltung, Pfarrei Stadtgrund und Kirchenbauverein sollte in den darauffolgenden Jahren das Bauwerk Gestalt annehmen, um seit dem Tag seiner Konsekration am Pfingstfest 1980 zu einem urbanistischen Akzent und Wahrzeichen auf dem Plateau von Fetschenhof-Cents zu werden. Gleichzeitig stellt es ein Bindeglied zwischen der Bevölkerung der verschiedenen Wohnviertel, aus denen das Plateau sich zusammensetzt, dar.

Im Dienst an dieser Bevölkerung möchte die einfache und übersichtliche Gestaltung des Rundbaus, die auf den Altarbereich hingeeordnet ist, stehen. Bereits die einladende Vorhalle, die den Besucher empfängt, bietet eine erste Gelegenheit zur menschlichen Begegnung und zum Zusammenkommen. Dieser Sammlungsprozess, dem in der christlichen Botschaft eine vorrangige Bedeutung zukommt und der sich namentlich innerhalb des Gottesdienstes verwirklichen möchte, wird weitergeführt im weiträumigen Kirchenschiff. Bestimmend in dem von der Architektur ausgelösten Raumbild sind die hohen, leicht strukturierten Betonwände, die bei aller Monumentalität und Härte des Materials nicht erdrückend wirken, sondern durch ihren warmen Farbton vielmehr eine eher einladende und bergende Atmosphäre ausstrahlen.

Aufgelockert und gleichzeitig belebt werden diese Wände durch die Farbintensität der Glasbetonfenster,



DIE HEILIG-GEIST-KIRCHE AUF FETSCHENHOF-CENTS

deren intensive Leuchtkraft unverkennbar zum Innenraumerlebnis beiträgt und ihm seine geistig-symbolische Dimension verleiht. Mit Konzeption und Komposition der über die Raumschale verteilten Fensterzone betrauten die „Oeuvres Paroissiales“ von Fetschenhof-Cents den Künstler Theo Kerg. Dank seinem künstlerischen Einfühlungsvermögen hat er es verstanden, in erstaunlichen Farbvarianten und einem dynamischen, lebhaft gestalteten Linienspiel, das in einem bildhauerischen Empfinden verwurzelt ist, durch Fülle und Leben sich auszeichnende Kraftfelder zu schaffen. Sie sind nicht als nachträgliche oder zusätzliche Raumornamentik zu werten, sondern gehören integral zur Raumstruktur selbst. Die leuchtenden, nach vorne und nach rückwärts springenden Glassteine, die in den einzelnen Feldern von Betonbuchstaben begleitet werden, sind als Skulpturen oder „sprechende Wände“ zu deuten. Sie haben im Sinne eines Bildreliefs mehrere Tiefenschichten, womit Auffall und Brechung des Lichtes stärker artikuliert werden. Trotz ihrer an sich nicht-figurativen Grundkonzeption strahlen sie durch die Symbolwerte von Farbe und Linienspiel eine inhaltlich leicht zu erschließende Bildwelt aus, auch wenn sie sich einem vorläufigen Zugriff des Besuchers entziehen und Verweilen fordern.

Beruhend auf der Erfahrung menschlicher Zerrissenheit und Erlösungssehnsucht, führt diese Bildwelt, wie die Buchstabenkonturen andeuten, in die Osterbotschaft der Hoffnung und

der Freude. Im Mittelpunkt dieses machtvollen Fensterbildprogramms leuchten an der Rückwand des leicht überhöhten Chorraumes die Kreuzesbalken mit dem Motiv des Namens „Jesus“ auf. Indem sie die Geschlossenheit der Betonwand aufbrechen und eine direkte Lichtführung ermöglichen, schaffen sie nicht nur für den Altarbereich, sondern auch für den ganzen Innenraum eine religiös sinnvolle Orientierung, die unmittelbar auf das Geschehen des Gottesdienstes Bezug nimmt. In dem durch die Kreuzesbalken geschaffenen Lichtfeld schwebt der vom Südtiroler Bildhauer Josef Rifesser stammende monumentale und ausdrucksstarke gekreuzigte Christus, dessen Körper die Verbindung von Kreuz und Tabernakelnische sinnvoll herstellt, durch ein Glasbetonfenster mit dem Sonnenmotiv abgegrenzt, nimmt das Tabernakel in Form eines transparenten massiven Glasgehäuses auf, das von Ähren- und Traubenmotiven belebt wird.

Dem künstlerischen Gesamtkonzept entsprechend ist auch das liturgische Mobiliar – Altar, Taufbecken, Lesepult und Tabernakelnischensockel – nach Entwürfen von Theo Kerg in strukturiertem, von Marmorsplitt besetztem Betonmaterial ausgeführt worden. Aufgrund seiner intensiven plastischen Gestaltung vermittelt es gegenüber der großen Chorraumschale einen kräftigen Akzent, der den Blick der Gottesdienstgemeinschaft auf sich lenkt ohne jedoch abweisend oder erdrückend zu wirken.

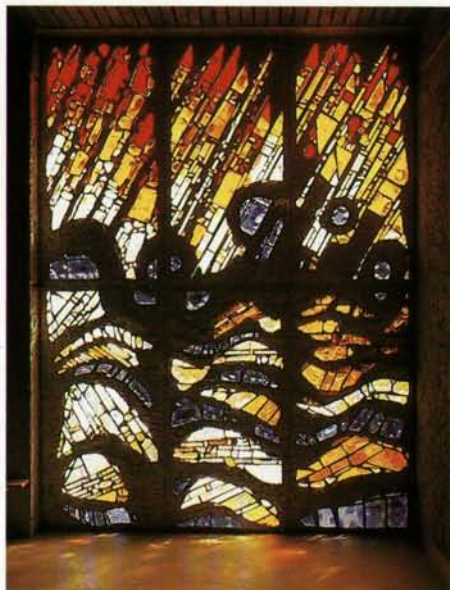
Dieselbe künstlerische Formenspra-

che begegnet sich an der Rücklehne des schmiedeeisernen Priestersitzes, der ebenfalls nach einer Zeichnung von Theo Kerg hergestellt wurde. Sie findet sich ebenfalls an der Umrahmung des Marienbildes wieder, das Bildhauer Josef Rifesser nach spätgotischem Vorbild geschaffen hat und dessen Sockel das Motiv der Anrufung der Mutter Jesu widerspiegelt.

Im rechtseitigen Raumabschnitt neben dem Altarbereich wurde 1981 die von Orgelbauer Georges Westenfelder aus Lintgen konzipierte Orgel aufgestellt. Diesem Raumabschnitt entspricht auf der gegenüberliegenden Seite, bereits außerhalb des eigentlichen Kirchenraumes, die Werktagskapelle, die eine wertvolle Raumergänzung anbietet.

Sowohl durch die architektonische Gestaltung als auch durch die qualitätsvolle liturgische Ausstattung, die ineinanderübergreifen und eine künstlerische Einheit bilden, kommt der Heilig-Geist-Kirche von Fetschenhof-Cents eine überzeugende Aussagekraft zu, die auch auswärtige Besucher fasziniert und diesen Kirchenbau zu einem wichtigen Markstein in der Geschichte des Kirchenbauwesens der Stadt Luxemburg macht.

Michel Schmitt



KUNST AM BAU GESTERN UND HEUTE



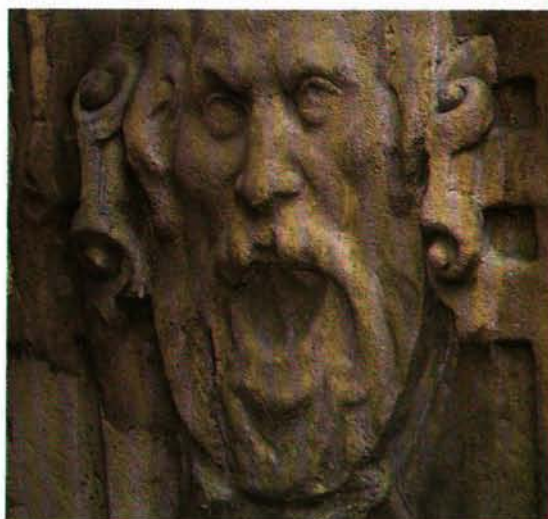
Das künstlerische Ausschmücken eines Bauwerks war ein Stilprinzip der Renaissance- und der Barockarchitektur. Die „venustas“ beanspruchte denselben Rang wie die architektonische Leistung selbst. Diese Idee des baulichen Gesamtkunstwerks ging im technischen und aufs Funktionelle ausgerichteten Zeitalter weitgehend verloren. Auch in Luxemburg lässt sich der allmähliche Verzicht auf eine dekorative Wirkung der Bauwerke feststellen. Umso überraschender mutet uns die um die Jahrhundertwende entstandene Villa Clivio (1908) in der

ARBED



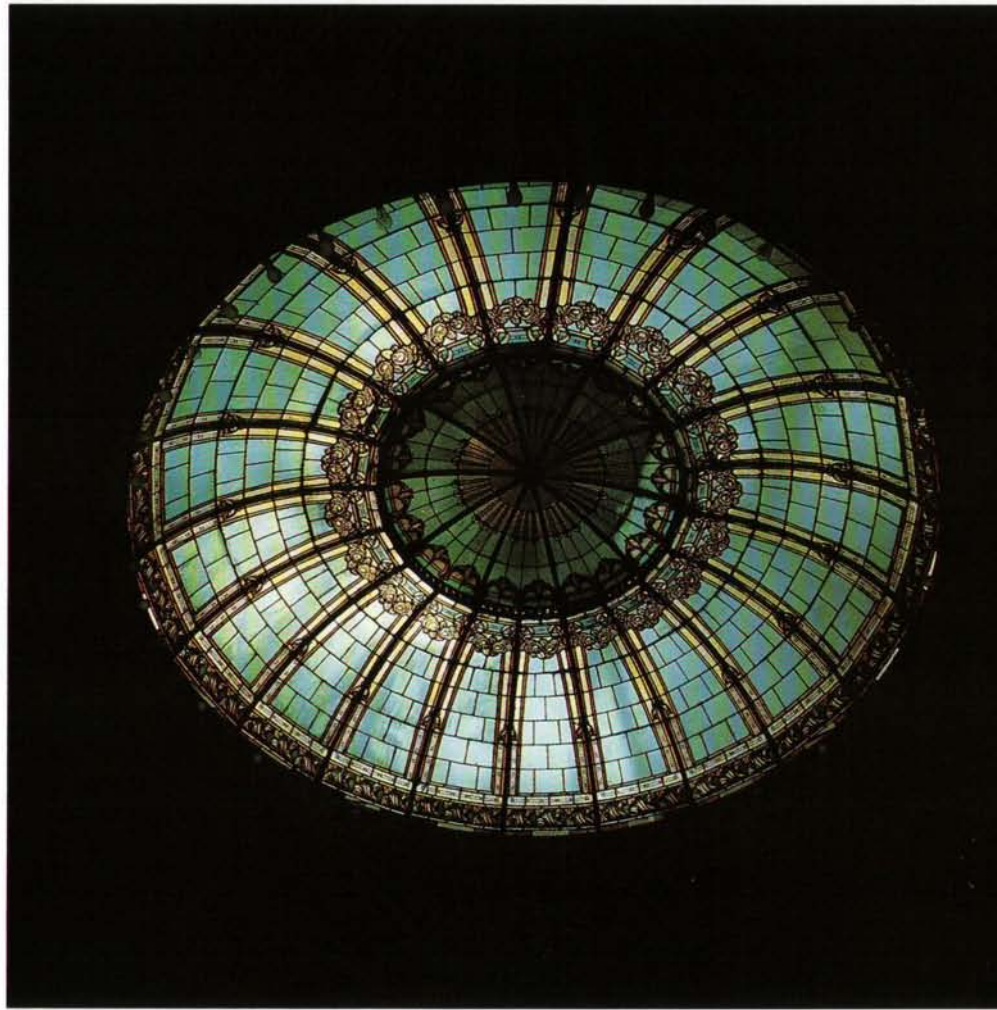
Goethestraße an (siehe auch Titelbild). Hier gelang es dem Architekten und den Künstlern, eine harmonische Beziehung zwischen Architektur und Dekoration herzustellen. Eine betont nach außen gerichtete Wirkung erhielten die repräsentativen Bauwerke der Sparkasse (1913), des Verwaltungsgebäudes der ARBED (1922) und des Hauptbahnhofs (1911). Wirtschaftlicher Aufschwung und nationales Unabhängigkeitsbewusstsein dokumentierten sich in einem Streben nach ausgeglichener, dem Neo-Barock oder der Neo-Renaissance verhafteter architektonischer Ausdrucksweise. Vor allem die Ausgestaltung der Fassaden mit Steinplastiken oder Reliefs zeigt deutlich den Willen, nach außen hin dekorativ und visuell eindrucksvoll zu wirken. Eine lebendige Bauweise, die eher positiv gegenüber der hastig-nüchternen heutigen absticht.





Die Schönheit des Innenraums der Kathedrale im farbigen Licht der Glasfenster. Die durchbrochene, verglaste Kirchenwand hat seit der Gotik nichts von ihrer emotionalen und religiösen Wirkung verloren. Die Fenster der Kathedrale erzählen die Geschichte Luxemburgs, die seiner Kaiser, Könige und Heiligen. Ihre Funktion lässt sich nicht auf das Dekorative reduzieren, sondern trägt dazu bei, daß Außen und Innen sich harmo-

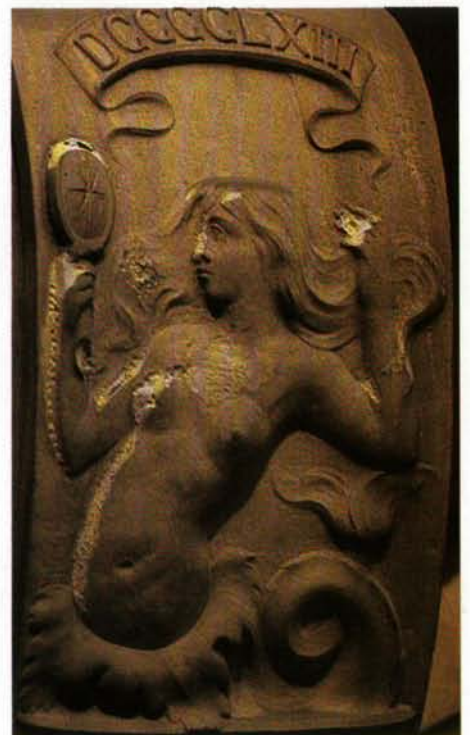


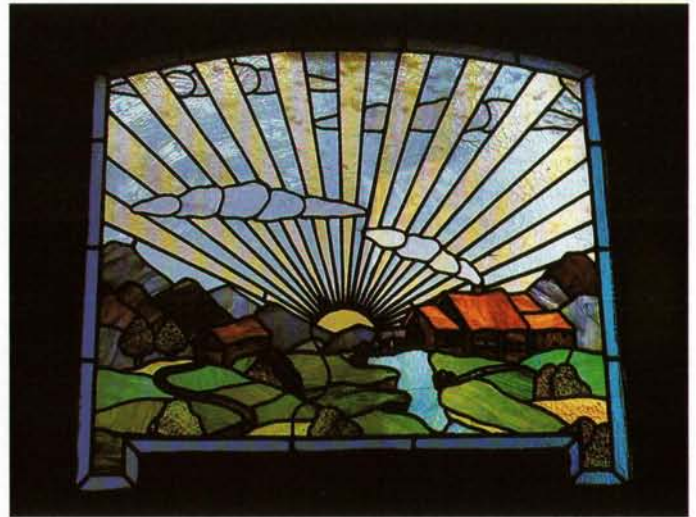


nisch ergänzen. Die künstlerische Gestaltung des Glases wie die des Steins sind Ausdruck desselben Formwillens, der letzten Endes das Schöne, Erhabene, die Sinne Bewegende sucht. Diese Behandlung auch des kleinsten, nicht immer sichtbaren Details läßt sich bis aufs Dach des großherzoglichen Palastes verfolgen, wo sich auf den Kamin-

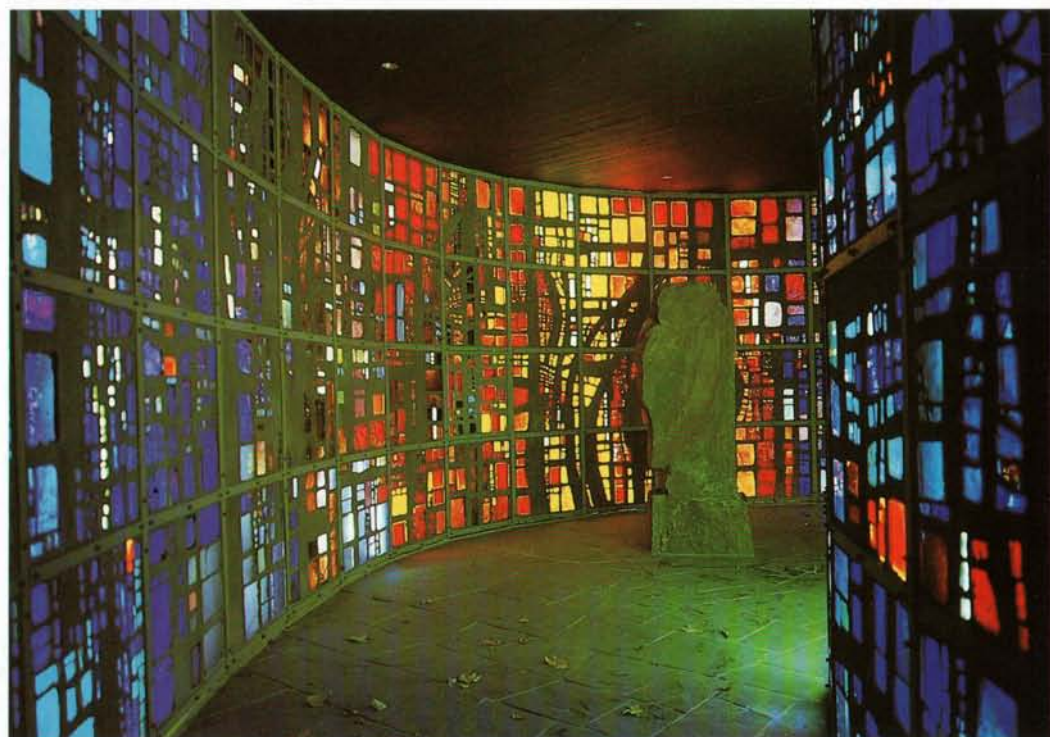
aufsätzen die mauresken Flechtbandmuster der Palastfront wiederholen. Und wer könnte sich der Wirkung der Glaskuppel im Cercle-Gebäude entziehen und sich gleichzeitig die Frage verkneifen, warum das Dach eines öffentlichen Gebäudes nicht auch heute auf diese oder ähnliche Weise gestaltet werden könnte? Eine einfachere Sprache

reden die bunten Reliefs an Privathäusern. Auch sie tragen – wie das dekorative Zeichen der Mohrenapotheke in der Großstraße, die Melusinenfiguren auf einer Hausfront der Wilsonstraße und im Hof des großherzoglichen Palastes – zu einer sinnesfrohen und vergangenheitsbewußten Ausgestaltung unserer Hauptstadt bei.





Immer häufiger läßt sich der Wunsch, der Nüchternheit und Öde mancher moderner Architekturbauten zu entkommen und zu einer Vielfalt von Formen und Farben zurückzufinden, an privaten Wohngebäuden ablesen. Ganz gleich, ob es sich dabei um schöne, schmiedeeisernen Arbeiten oder um ein Mosaik (BMW-Garage in der Diedenhofenerstraße) handelt, hier zeigt sich die Bereitschaft, der Kunst erneut Eingang in die Architektur zu verschaffen. In diesem Sinn verdient sonder Zweifel die künstlerische Ausgestaltung des Monument National de la Solidarité durch François Gillen unsere höchste Anerkennung. Hier haben sich erneut Architektur und Kunst zum Wagnis eines Gesamtkunstwerks zusammengefunden.



Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Marx (Boulevard Dr. Charles)

Zwischen Rue Jean-Baptiste Merckels und Rue d'Anvers (Hollerich).

Louis Charles Marx, geboren 1903 in Luxemburg, gründete die Klinik St. Louis in Ettelbrück. Nachdem er verunglückten französischen Fliegern über die Grenze geholfen hatte, flüchtete er im Mai 1940 nach Frankreich, wo er bis Kriegsende in der Resistenz tätig war. Er wirkte als Mithelfer beim luxemburger Roten Kreuz, als Chirurg in Quillan, als Mitorganisator des Maquis de l'Aude und schließlich als Chef des gesamten Gesundheitswesens und Attaché des französischen Gesundheitsministers. Vom 14. November 1945 bis zu seinem Tode durch einen Autounfall in Meaux am 13. Juni 1946, gehörte er der luxemburgischen Regierung der Nationalen Union als Minister der öffentlichen Fürsorge und Gesundheit an.

Massarette (Rue Joseph)

In der Mitte der Rue Arthur Knaff abzweigende Sackgasse (Cents).

Massarette kam am 1. März 1875 in Esch-Alzette zur Welt und starb 1947 in Luxemburg. Als Geschichtsforscher widmete sich Joseph Massarette ab 1926 vor allem dem Studium des Lebenslaufs von Gouverneur Peter von Mansfeld, dessen Tagebuch seiner Gefangenschaft er 1933 in Paris herausbrachte. Von 1899 bis 1905 war er Redakteur am „Luxemburger Wort“. In der „Obermosel-Zeitung“ veröffentlichte er zahlreiche historische Notizen.

Mathieu (Rue Saint-)

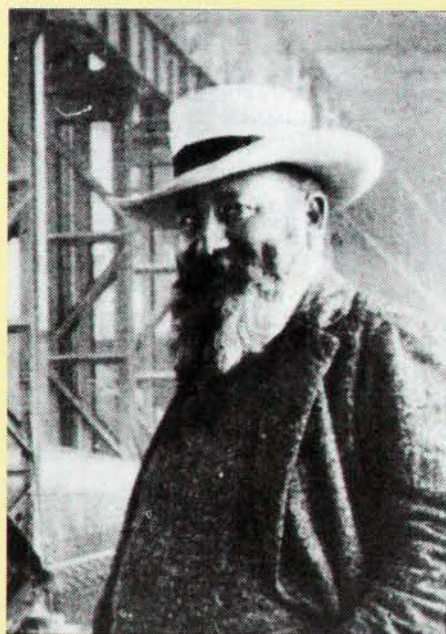
Luxemburgisch: „Descherwee“, „Sichegaass“ (Teilstück bis zum Vauban-Tor). Verbindet die Pfaffenthaler Brücke mit der Siechenhofener (Pfaffenthal).

Die an der Pfaffenthaler Brücke gelegene Pfarrkirche hat den Hl. Matthäus zum Patron. Bereits 1670 stand eine Matthäus-Kapelle an derselben Stelle, doch war sie immer nur eine Filiale von St. Michael. Erst gegen 1850 wurde Pfaffenthal eine eigene Pfarrei.

Mayrisch (Rue Emile)

Verlängerung der Rue Auguste Lumière bis zum Boulevard Gustave Jacquemart (Verlorenkost).

Der vielseitige Jacques Emile Albert Mayrisch kam am 10. November 1862 in Eich zur Welt und kam durch einen Autounfall bei Châlons-sur-Marne am 5. März 1928 ums Leben. Zuerst studierte er an der Aachener TH, trat dann in den Dienst der Düdelinger Hütte, deren Direktion er 1897 übernahm. Ideell ist er maßgeblich an der Gründung der ARBED beteiligt, deren erster technischer Direktor, und später Direktionspräsident er 1920 wurde. Der überzeugte Europäer trat für die deutsch-französische Aussöhnung ein und war Mitbegründer und Präsident des deutsch-französischen Studienkomitees (1926). Sein soziales Engagement wird am besten belegt dadurch, daß er Vizepräsident des luxemburger Roten Kreuzes war. Und schließlich sollte man nicht vergessen, daß sich ab 1920 auf Schloß Colpach die internationale Elite bei ihm ein Stelldichein gab. Klangvolle Namen wie Paul Claudel, Karl Jaspers, Walter Rathenau, nur um diese zu nennen, gingen hier aus und ein.



Medinger (Rue Paul)

Verbindet Rue Demy Schlechter und Rue de Wiltz (Bonneweg).

Der Professor und Historiker Paul Medinger wurde am 23. Januar 1883 in Contern geboren und starb am 29. September 1939 in Luxemburg. Er studierte in Paris, Bonn und Berlin und lehrte dann ab 1912 in Diekirch, ab 1916 am Athenäum. Nebenbei war er Konservator am Staatsmuseum. Unter seinen zahlreichen historischen Veröffentlichungen sei der für die Hauptstadt wichtige „Historischer Rundgang durch Luxemburg“ hervorgehoben.

Menager (Rue Laurent)

Luxemburgisch: „Ieweschtschaass“, „Pafendaller Wee“.

Führt vom Fuß der Montée de Pfaffenthal bis zum Fuß der Montée d'Eich (Pfaffenthal).



Geboren am 10. Januar 1835 in Pfaffenthal, gestorben am 7. Februar 1902, nimmt Laurent Menager einen Ehrenplatz in der Musikgeschichte des Landes ein. 1855 und 1856 studierte er am Kölner Konservatorium. Am 2. Oktober 1856 wurde er an die hauptstädtische Musikschule ernannt. 46 Jahre wirkte er an städtischen Schulen, von 1856 bis 1882 an der Musikschule, dann ab 1882 als Gesanglehrer an den Primärschulen, ab 1889 als Musikprofessor am Athenäum, daneben als Organist und Gesangdirigent. Von ihm stammen zahlreiche Lieder, acht Operetten, sowie Kompositionen für die Theateraufführungen des Gesellenvereins. Die Umbenennung geht auf eine Initiative des „Sang a Klang“ aus den Jahren 1920 zurück, dessen Mitbegründer und Dirigent er lange Jahre war.

Mercier (Rue)

Unter der deutschen Besatzung: Bernkasteler Straße.

Verbindet die Place de la Gare mit der Rue du Fort Wedell (Bahnhofsviertel). 1885 gründete Edgar Cosset die ersten Champagnerlager in Luxemburg. 1886 folgten große Keller- und Betriebsräume der Champagnerfabrik Mercier aus Epernay, die 1892 und 1899 erweitert wurden. Die drei übereinander liegenden Keller hatten eine Länge von 1200 m und konnten etwa vier Millionen Flaschen aufnehmen. 1918 begann, der veränderten Zollverhältnisse wegen, die Einschränkung des Betriebes, der dann schließlich aufgegeben und abgetragen wurde.

BATTY FÄHRT MIT DEM LIFT

Immer wenn die Familie Zimmer-Kummer in die Stadt zum Einkaufen will, hat sie ihre liebe Mühe, einen Parkplatz zu finden. Es ist eine ungeheure Belastung für Batty, stundenlang in der Stadt herumfahren zu müssen, bevor er irgendwo eine Lücke entdeckt, wo er seinen Lada Samara mit Ach und Krach unterbringen kann. Deshalb findet er das mit dem Lift eine gute Idee. Künftig will er nur noch im Stadtgrund parken, wo ein Abstellplatz nichts kostet und auch die Schwerenöter von der Zone bleue nicht auf Parksünder lauern.

„Wenn wir samstags zum Einkaufen fahren, stellen wir unseren Wagen im Stadtgrund ab und nehmen den Lift. Dann sind wir im Nu in der Oberstadt und haben keinerlei Scherereien“, verkündet Batty seiner Familie eines schönen Tages.

Die Einwände seiner Frau Marguerite und der Großmutter Amelie Kummer-Keller, das mit dem Lift sei aber eigentlich nicht so gedacht, läßt Batty erst gar nicht gelten. Als ein logisch denkender Mensch findet er die Argumente der zuständigen Politiker und Verwaltungen einfach bescheuert. Die nämlich behaupten, der Lift auf dem Heilig-Geist-Plateau sei eingerichtet worden, um den Stadtgrund vom Autoverkehr zu entlasten. Die Leute sollten ihr Auto einfach in der unterirdischen Parking-Garage unter dem Heilig-Geist-Plateau abstellen und dann den Lift nehmen, um bequem nach Stadtgrund zu gelangen.

Batty sieht beim besten Willen nicht ein, was er in Stadtgrund eigentlich soll. „Ich lasse mir doch nicht vorschreiben,

Mit Interesse hat Batty Zimmer-Kummer in der Presse zur Kenntnis genommen, daß das Heilig-Geist-Plateau nun endlich mit einem Lift ausgestattet wurde, der die Oberstadt mit dem Stadtgrund verbindet. Batty findet es lobenswert, daß es sich bei diesem Lift um ein öffentliches Transportmittel handelt, das dem Benutzer gratis zur Verfügung steht.

wohin ich zu fahren habe. Was soll ich in Stadtgrund, wenn ich in die Oberstadt will?“ fragt er ärgerlich und haut mit der Faust auf den Küchentisch, daß das Meerschweinchen Emil vor Schreck unter das Küchenbuffet flüchtet.

„Du hast wieder mal gar nichts verstanden“, belehrt der kleine Steve altklug den Vater und versucht ihm zu erklären, daß der Lift nicht für Leute gebaut wurde, die sich im Stadtgrund einen billigen Parkplatz ergattern wollen, sondern für die Bewohner aus dem Vorstadtviertel selbst, die auf diese Weise schnell in die Oberstadt gelangen können.

Doch Batty läßt sich nicht beirren. Er wehrt sich energisch dagegen, seinen Wagen in einem Parkhaus unterzustellen. „Die Privatpromotoren verdienen sich dumm und dämlich an unsereinem. Wenn ich mein Auto einen Nachmittag lang in einer dieser blödsinnigen Parking-Garagen unterstelle, dann kostet das mich 200 Franken. Dann kann ich genauso gut irgendwo falschparken, das kostet nicht mehr. Und ich laufe nicht Gefahr, daß mir irgendein Strolch die Antenne abbricht oder das Blech zerkratzt.“

Wenn Batty einmal einen Beschluß gefaßt hat, ist er nur schwer davon abzubringen. Und so fügen sich die Zimmer-Kummers als sie an diesem Samstag mit dem Wagen von Neudorf nach Stadt-

grund fahren, um dort das Auto abzustellen und anschließend den Lift zu nehmen. Zu seiner Verwunderung muß Batty feststellen, daß sämtliche Parkplätze im Grund bereits belegt sind. Einige unverschämte Zeitgenossen haben ihre protzigen Luxuskarossen einfach auf den Bürgersteig geparkt, so daß sich eine lange Wagenkolonne gebildet hat. Schimpfende Autofahrer stecken ihre Köpfe zum Wagenfenster heraus und fluchen, was das Zeug hält, denn sie kommen nur mit äußerster Not an den unverschämten Falschparkern vorbei.

Batty ist verzweifelt. Seine Frau Marguerite macht ihm Vorwürfe. Sie habe es ja gleich gesagt. Aber er wolle nie auf sie hören. Sie werde sich scheiden lassen. Großmutter Amelie findet, daß ihr Schwiegersohn ein Brett vor dem Kopf habe und stur sei wie ein Ochse. Steve und seine kleine Schwester Iris spielen auf dem hinteren Wagensitz Vater und Mutter, indem sie die Erwachsenen nachäffen und sich wüst beschimpfen. Das Meerschweinchen Emil versteht die Welt nicht mehr.





Batty bleibt nichts anderes übrig, als weiterzufahren und das Bahnhofsviertel anzusteuern, denn im ganzen Stadtgrund ist keine einzige Parklücke sichtbar. Vor Batty sind schon haufenweise andere Dauerparker auf die brillante Idee mit dem Lift gekommen. Auf dem Boulevard d'Avranches angelangt, findet sich schließlich ein Parkplatz direkt vor dem Sitz der Bauernzentrale. „Jetzt können wir von hier aus zu Fuß über die alte Brücke in die Stadt gehen“, moniert Marguerite Zimmer-Kummer. „Deinen Lift kannst du dir an den Hut stecken“, geifert Großmutter Amelie.

Denkste. Batty läßt sich so leicht nicht unterkriegen. Jetzt gerade nicht. „Wir spazieren jetzt gemütlich hinunter nach Stadtgrund und nehmen dort den Lift wie geplant. Und damit basta!“ Bei dem forschenden Ton wagt keiner zu widersprechen. Und also begibt sich die Familie Zimmer-Kummer die Montée de la Pétrusse hinab und gelangt nach zwanzig Minuten beim Lift an. Zu ihrem Erstaunen müssen die Wanderer feststellen, daß der Lift verschlossen ist und nicht funktioniert.

Im anliegenden Wirtshaus erfährt Batty, daß sich der Schlüssel zur Zeit in Gewahrsam des Pförtners aus dem Cercle Münster befindet, der seinen prachtvollen Sitz gleich gegenüber in einem aufwendig restaurierten Häuserblock an der Alzette hat. „Das sind ja Zustände wie in dem hinterwäldlerischen Öslinger Nest, wo der Küster den Schlüssel für die Kirche und der Dorflehrer die Aufsicht über die öffentliche Telefonkabine hat“, ärgert sich Batty.

Doch es bleibt ihm nichts anderes übrig, als den Gang nach Canossa anzutreten und beim Cercle Münster höflich

nach dem Schlüssel zu fragen, der ihm schließlich ausgehändigt wird. Nun kann die Fahrt mit dem Lift losgehen. Die Familie Zimmer-Kummer ist beeindruckt, daß sie so ganz allein in diesem Großraumlift fahren darf. Batty betätigt den Knopf, und das Ding bewegt sich nach oben. Ein paar Taugenichtse haben die funkelneue Innenwände des Aufzugs bereits mit dummen Sprüchen und Kritzeleien versehen. „Nieder mit Fahrstuhl“, „Haalt är Stad propper“ oder „Mens sana in Campari Soda“ liest Batty unter anderem an der Wand.

Plötzlich werden die Zimmer-Kummers abrupt aus ihren Betrachtungen gerissen. Der Lift kommt mit einem heftigen Ruck zum Stillstand. Es ist nicht zu fassen. Der Aufzug ist in halber Höhe zwischen Stadtgrund und Heilig-Geist-Plateau steckengeblieben. Die Zimmer-Kummers schweben in der Luft. Batty trommelt mit den Fäusten gegen die Innenwände. Marguerite droht jeden Augenblick einen Klaustrophobie-Anfall zu bekommen. Die Kinder Steve und Iris amüsieren sich köstlich und laufen in dem großen verschlossenen Raum auf und ab.

Großmutter Amelie schreit nach Hilfe. Inzwischen haben sich unten die Leute versammelt. Sie unterhalten sich angeregt über den Vorfall. Einer hat schon die Protection Civile verständigt, die denn auch zehn Minuten später die Berufsfeuerwehr mit einem Leiterwagen herbeischickt, um die Zimmer-Kummers zu retten, zumal der Lift beim besten Willen nicht zu bewegen ist.

Die Familie Zimmer-Kummer kommt sich vor wie Sondermüll in der Superdreckskecksch. Sie weiß nicht, was draußen vorgeht und glaubt sich von allen guten Geistern verlassen. Sie ahnt nicht,

daß die Stadtverwaltung unterdessen einen Hubschrauber des Bundesgrenzschutzes angefordert hat, um den Zimmer-Kummers aus der Luft zu Hilfe zu kommen. Ein overschlauer Beamter des Sicherheitsdienstes nämlich hat vorgeschlagen, in Höhe des steckengebliebenen Lifts einen Sprengsatz anzubringen, um auf diese Weise ein Loch in den Felsen zu brechen und den Weg frei zu der Kammer des Lifts zu machen, in der die Zimmer-Kummers gefangen sind.

Dieser Wahnsinnseinfall wird aber gottlob fallengelassen, denn das Vorhaben ist zu gefährlich. Die Zimmer-Kummers könnten ja mit in die Luft gejagt werden.

Während die Fachleute und Techniker noch rätseln, was zu tun ist, betätigt die kleine Iris noch einmal den Knopf im Lift, und siehe da, das Ding bewegt sich wieder nach oben. Die Zimmer-Kummers steigen auf dem Heilig-Geist-Plateau aus und sind glücklich, daß der Alptraum vorbei ist. Sie werden jetzt gleich zu Fuß über die alte Brücke zurück zum Boulevard d'Avranches gehen und mit dem Auto nach Hause fahren. Die Einkäufe können sie nach diesem aufregenden Nachmittag vergessen, und den Lift wird Batty nicht mehr benutzen, solange er lebt.

Es wäre an der Zeit, daß die Stadtverwaltung den Stadtgrund und die Oberstadt mit einem Sessel-Lift verbinden würde. Vielleicht würden die Zimmer-Kummers den auch noch ausprobieren.

Jacques Drescher

PAUL BELMONDO



Des 7.016 visiteurs qui ont vu l'exposition Paul Belmondo à la Villa Vauban (du 11 novembre 1986 au 26 janvier 1987), une partie ont sans aucun doute été attirés par le nom populaire de l'artiste.

N'étaient-ils pas en effet 245 à se bousculer au vernissage pour y voir le fils du sculpteur, l'acteur Jean-Paul Belmondo, qui s'était spécialement déplacé, accompagné de son fils, de ses deux filles et de certains autres membres de sa famille? La femme de l'artiste décédé en 1982, n'avait pu, pour des raisons de santé, effectuer le voyage, court, mais fatigant, de Paris à Luxembourg et retour.

Après le vernissage les visiteurs continuaient cependant à affluer, attirés non plus seulement par le nom,

mais poussés par la curiosité de l'œuvre, une curiosité d'ailleurs sans cesse ranimée par une publicité judicieuse et abondante.

Étaient exposés à la Villa Vauban des sculptures en bronze, en plâtre et en pierre, des aquarelles et dessins au crayon, à la plume, à la craie blanche, à la sanguine ou au fusain, des médailles de bronze et même l'épée d'académicien d'Arthur Rubinstein, incrustée de rubis et de diamants. Tous ces objets s'intégraient d'autant mieux dans le cadre cosu d'une maison bourgeoise du XIX^e siècle qu'ils étaient disposés, non d'après des critères chronologiques, mais par des groupes de techniques et de thèmes différents.

Il ne fait aucun doute que la reconstitution de l'atelier Paul Belmondo, avec ses œuvres inachevées, ses livres d'art entreposés sur des étagères, ses meubles et ses esquisses épinglées aux murs, autant que la projection d'un film sur l'artiste constituaient elles aussi un élément d'attrait considérable.

Tandis qu'en ce qui concerne le style de l'artiste, l'on pouvait s'étonner de sa persévérance dans le genre classique ou plutôt néoclassique de la statuaire figurée, une chose est certaine Paul Belmondo fait preuve, non seulement de métier, mais encore d'une sincérité et d'une sensibilité authentiques, dans ses bustes surtout. Ces qualités se retrouvent, plutôt que dans ses grands bronzes et dans ses huiles, dans ses bustes, ses aquarelles et ses dessins.

Jean Dutour, académicien et ami intime de Paul Belmondo, écrit de lui dans la préface du catalogue accompagnant l'exposition: "... son atelier fut la caverne d'un dieu: il était parsemé de morceaux d'hommes, de visages qui émergeaient de l'argile et dont on pressentait qu'ils auraient bientôt de la chair, à force d'être taillés et caressés par le maître des lieux."



R E T R O S P E C T I V E S

F R A N Ç O I S G I L L E N

Dans le cas de l'artiste luxembourgeois François Gillen l'on ne peut dissocier le peintre du verrier ou du mosaïste. La grande rétrospective de son œuvre, qui eut lieu à la Villa Vauban du 21 février au 30 mars dernier, en a apporté la preuve. François Gillen, qui est né à Echternach en 1914 et vit en France depuis 1945, est en effet l'auteur d'innombrables vitraux, au Luxembourg comme à l'étranger, et de nombreuses compositions monumentales en mosaïques qui ornent nos églises, nos banques et nos bâtiments administratifs. Sa première grande rétrospective, organisée par la Ville de Luxembourg à la Villa Vauban, ne comptait pas moins de 78 pièces, datant des cinquante dernières années: des peintures, des goua-

ches, des dessins, des mosaïques, une sculpture en verre et des maquettes et production de vitraux.

Les visiteurs qui ont vu l'exposition, soit seuls, soit guidés par Monsieur Lucien Kayser, se sont attardés, nombreux, devant les mosaïques ou les dias monumentales des vitraux, y admirant surtout le savoir-faire technique de l'artiste.

Les peintures et gouaches par contre leur semblaient souvent trop dépouillées, trop strictes dans leur abstraction absolue.

Mais n'est-ce pas là justement la force d'un Gillen, la valeur d'un peintre qui, non pas par défi, mais par nécessité intérieure s'applique à varier sans cesse les compositions de carrés, de rectangles, d'horizontales

et de verticales, les nuances de couleurs et les effets de matière.

Tandis que du point de vue de l'agencement des formes géométriques c'est le format même du canvas qui, probablement, l'inspire, ses recherches de couleurs et de matière sont intimement liées, la première à son expérience du verre coloré, la deuxième à sa pratique passionnée de la mosaïque.

Donc un œuvre qui, comme nous avons pu le constater dans l'exposition de la Villa Vauban, ne puise son inspiration que dans son sein propre et réussit ainsi à se renouveler sans cesse, tout en faisant preuve de continuité et d'unité.

Danièle Wagener



Trésors du Musée Pescatore

Le tableau que nous présentons dans ce numéro de *Ons Stad* est le plus vieux du Musée Pescatore où il fait partie en réalité du legs de Madame Eugénie Dutreux-Pescatore qui elle avait hérité de tableaux et d'objets d'art du dernier descendant de Jodoc-Frédéric Hochhertz, marchand apothi-

caire de Westphalie, venu s'établir à Luxembourg en 1735, où il avait ouvert la pharmacie du Cygne, rue du Marché-aux-Herbes. Il s'agit d'un tableau qui souvent intrigue les visiteurs du Musée vu qu'il est le seul de toute la collection à illustrer une scène de bataille.

Palamedes

(vers 1607-1638)



Combat de Cavalerie

De son prénom Palamedes s'appelle Steven ou Stevaerts. Nous ne savons pas grand-chose de lui sinon qu'il est né probablement à Londres vers 1607 et mort à Delft le 26 mars 1638, âgé donc de 31 ans seulement. Il est surtout connu comme peintre de batailles équestres et de la vie de camp militaire. Il fut sans aucun doute l'élève de son frère aîné, plus célèbre que lui, Anthonie Palamedes (1601-1673), portraitiste et peintre de genre renommé.

Membre de la Gilde des peintres à Delft, Palamedes a rencontré en 1631 Van Dyck dont le Musée Pescatore possède également une huile sur bois: L'arrestation de Samson (cf *Ons Stad* 18). On sait encore de lui qu'il fut difforme et bossu. Son "Combat de Cavalerie", une huile sur bois, est signé et porte la date de 1636. Il illustre une bataille de la Guerre de Trente Ans (1618-1648), suite de conflits religieux et politiques qui avaient ensanglanté l'Allemagne. Sur ce tableau s'opposent Suédois et Impériaux. Les Suédois portent l'uniforme blanc avec l'écharpe d'un bleu verdâtre. Leur chef (s'agit-il de Gustave-Adolphe?) avec son cheval blanc se trouve au milieu du tableau. Il est entouré par d'autres Suédois dans l'uniforme de l'époque.

On peut se demander quel épisode de la guerre le peintre a voulu montrer. S'agit-il de la bataille de Breitenfeld ou de Nörtlingen en 1634 ou de la fameuse bataille de Lützen avec Gustave-Adolphe (Stockholm 1594-Lützen 1632), le plus glorieux roi de Suède, infatigable au combat, qui a fait de son armée la meilleure d'Europe? Inquiet des entreprises de Wallenstein il est intervenu dans la guerre de manière foudroyante. Victorieux il est mort sur le champ de bataille de Lützen. Après sa mort ses généraux ont contribué à la défaite des Impériaux et la paix fut signée en 1648 par le Traité de Westphalie.

Comme le feront plus tard les grands peintres du Siècle d'Or hollandais et flamand Palamedes prend $\frac{1}{3}$ du tableau pour illustrer la scène et les autres $\frac{2}{3}$ pour rendre le ciel, l'atmosphère qui reste légère. Il n'y a que vers la gauche que s'élève une fumée menaçante. Ce qui étonne également c'est que Palamedes ne montre ni la misère de la guerre, ni ses horreurs, comme on le fera plus tard. Débordant d'activité et de mouvement les scènes de batailles équestres de Palamedes sont peintes dans un coloris clair et ressemblent plutôt à des jeux décents entre gentlemen.

Bilan et réflexions: A PROPOS DE LA GRANDE SALLE DU THEATRE MUNICIPAL

Alors que le Théâtre des Capucins développe sa dynamique propre, par une programmation originale et une politique de création, le Théâtre Municipal du Rond-Point Schuman ne peut manquer de se poser des questions sur la politique passée et à venir. C'est à ce sujet que nous nous sommes entretenu avec le directeur Monsieur Ferdy Reiff.

Un public fidèle

Le Théâtre Municipal est un théâtre heureux: les spectateurs sont nombreux et fidèles! Cependant, si le nombre total des abonnés oscille depuis une dizaine d'années autour de 10.000, avec une stabilité assez remarquable pour la plupart des abonnements (voir le tableau ci-contre), une évolution, plutôt une tendance peut être perçue: la faveur du public va de plus en plus aux grands concerts, aux spectacles de ballet et aux représentations lyriques, opéras et opérettes. A cet égard il ne faut pas taire une certaine désaffectation pour les abonnements allemands et français, due à la concurrence du Théâtre des Capucins, d'une part, due aussi à une réelle baisse de qualité de certaines représentations de tournée (Tournée thea-

ter) du domaine allemand. Celles-ci ont été à plusieurs reprises vigoureusement éreintées par la critique. En effet, les organisateurs de tournée qui cherchent leur profit, amènent parfois, outre la vedette, une mise en scène appauvrie, des décors minimaux et une figuration de deuxième choix. La commission de programme en a discuté, et a décidé d'orienter la programmation en fonction des goûts du public: offrir plus de concerts, plus de ballets, plus d'opéras. Et pour les représentations théâtrales, être très strict sur la qualité, n'engager – en tout cas pour le domaine allemand, où cela est possible – que des ensembles permanents avec des représentations ayant fait l'objet d'un examen critique préalable.

Les premiers effets de cette réorientation se sont fait sentir cette saison. Le nombre des pièces allemandes est descendu de 7 à 5; l'association „Les Soirées de Luxembourg” offre une série supplémentaire de concerts de haut niveau, fortement encouragée en cela par la Ville.

Dores et déjà on observe qu'une bonne partie des 150 soirées pendant lesquelles la grande salle accueille du public, est consacrée à la musique:

- 10 concerts RTL
- 10 concerts des Soirées du Luxembourg
- 2 concerts divers
- 14 soirées d'opérettes
- 10 soirées de ballets
- 13 soirées d'opéras

Un service public à rayonnement national

Pour en revenir au public, l'attraction du Théâtre Municipal s'exerce sur la ville avec son agglomération, mais au-delà au pays tout entier, comme témoigne le succès grandissant des abonnements "bus" qui touchent cette année cinq cents spectateurs de Diekirch, Remich-Grevenmacher et Pétange. Dans les régions frontalières autour d'Arlon et de Thionville des lycéens s'intéressent à nos représentations classiques; même de la région de Trèves où fonctionne cependant un théâtre municipal permanent, des demandes d'abonnements nous parviennent. Ce rayonnement est sans doute une preuve de la qualité des programmes offerts, mais ne va pas sans coûter cher aux habitants de la commune de Luxembourg. En effet, le taux de couverture du Théâtre Municipal n'atteint que 25% à 30%, sur un budget total autour de 100 millions en 1987, le déficit s'élève à 71 millions. Certes, si la Ville entretenait un ensemble permanent et un orchestre, comme par exemple Trèves, il lui en coûterait sans doute quatre à cinq fois plus. Il n'en reste pas moins que le déficit en question, au lieu de diminuer,



aurait plutôt tendance à augmenter, étant donné les orientations prévues. Les spectacles lyriques, les ballets, les concerts coûtent très cher, de même les représentations théâtrales provenant d'ensembles permanents.

A titre d'exemple, le cachet pour un spectacle français coûte autour de 300.000 francs (étant entendu que les Galas Karsenty/Herbert reviendront en 1987 au total à 538.000 francs), le cachet d'un spectacle allemand de 200.000 à 600.000 francs. Mais deux représentations de la NORMA (les 23 et 24 novembre 1986) ont coûté 2,8 millions, celles de Lohengrin (les 29 et 30 mars 1987) presque 4 millions! Une opérette varie entre 2 millions pour trois représentations et 4 millions (pour Kiss Me Kate), les 23, 24 et 25 mars). En moyenne, le cachet d'une représentation d'opéra revient à 1,4 millions, celui d'une représentation d'opérette à 859.000 francs, et celui d'un spectacle de ballet par représentation 716.000 francs. Quant aux prix à payer par les spectateurs, soit en abonnement, soit en vente libre, s'ils sont peu élevés par rapport à ceux pratiqués à l'étranger, que ce soit dans un théâtre public ou privé, il ne saurait

être question de dépasser des adaptations périodiques. Car le théâtre coûte toujours assez cher, surtout aux familles et tous les spectateurs ne sont pas des Crésus. Si l'on veut attirer de plus en plus de monde, donc faire du théâtre un art populaire les prix doivent rester abordables!

Le public jeune

Grâce aux Jeunesses Théâtrales, grâce aux abonnements de jeunesse, vendus à des prix extrêmement favorables, grâce à l'action de nombreux professeurs, le Théâtre Municipal a pu toucher ces dernières années des centaines de jeunes dont beaucoup vont là pour la première fois au théâtre. Certes, les abonnements de jeunesse allemands et français sont moins fréquentés cette année, et il serait bien dommage que cette tendance s'accroisse. Les responsables devront donc veiller à ce qu'il n'en soit rien. Le Théâtre Municipal comme le Théâtre des Capucins, est tout à fait ouvert aux demandes des écoles en matière de représentation de pièces d'auteurs au programme, qu'il est facile de doubler si besoin en est. L'enseignement y gagne, tout comme le théâtre.

Bientôt, un quart de siècle!

En 1989, la Ville fêtera les 25 années d'existence du Théâtre Municipal. Inaugurée officiellement le 14 avril 1964, la grande salle a été dirigée depuis le début par M. Ferdie Reiff, à la tête d'une équipe administrative et technique bien rodée et très engagée. Techniquement, la salle est toujours moderne, même si l'éclairage de côté pour les ballets modernes, laisse à désirer, même si la fosse d'orchestre n'est pas toujours assez grande, etc. Mais en général, les troupes étrangères s'accordent à reconnaître la qualité de l'accueil technique et des conditions de travail...

Les idées pour fêter dignement le 25^e anniversaire ne manquent pas: outre une plaquette dont la réalisation sera coordonnée par Michel Raus, on prévoit une année de spectacles de très grande qualité. Dès à présent, les pourparlers sont ouverts!

Ben Fayot



THEATRE MUNICIPAL - LUXEMBOURG

Saison 1986-1987

ABONNEMENT F

PRIX: - Fr.

Rangée: _____

Place _____

(Cette carte est à présenter sur toute demande)



Les abonnements du Théâtre Municipal de Luxembourg (1978-1987)

Abonnements	Saison 78/79	Saison 79/80	Saison 80/81	Saison 81/82	Saison 82/83	Saison 83/84	Saison 84/85	Saison 85/86	Saison 86/87
A (français)	815	769	818	792	753	866	835	779	802
B (français)	730	683	694	671	673	792	729	732	704
E (allemand)	425	647	542	471	613	652	873	857	787
F (allemand)	653	624	650	617	412	649	642	580	380
G (français)	212	155	249	395	426	432	526	621	446
H (lyrique)	854	846	847	856	853	852	849	855	852
I (lyrique)	834	853	872	882	888	870	860	882	864
R (lyrique)	/	/	405	317	229	/	/	/	/
K (opérettes)	650	686	742	688	643	675	640	577	655
L (opérettes)	585	678	694	650	585	571	498	487	604
M (opérettes)	466	527	535	511	397	440	387	428	496
N (populaire)	519	515	587	794	565	416	722	614	738
O (ballets)	831	770	836	848	822	841	847	841	843
P (ballets)	750	634	841	834	707	785	846	837	844
J-1 (français)	192	185	233	226	304	284	296	202	151
J-2 (allemand)	223	204	197	133	140	191	30	43	88
J-3 (allemand)	249	276	228	209	129	193	213	87	63
J-4 (lyrique + R)	44	28	69	50	23	13	10	5	15
J-5 (ballets)	127	204	36	42	149	140	25	92	32
BUS (Diekirch)	151	184	185	206	189	151	194	277	318
BUS (Remich + Grevenmacher)	77	96	99	89	79	96	100	105	110
BUS (Pétange)	40	51	49	55	49	51	56	66	74
"matinées"	267	96	/	/	/	/	/	/	/
TOTAL	9.718	9.712	10.399	10.316	9.629	9.960	10.178	9.967	9.866

